Entebuch

84 5

ENTRETIEN
DE
CHARLEQUINT
ET DE
FRANÇOIS PREMIER.

ENTRETIENS DES MORTS SUR L'eſtat preſent de l'Europe.

**
**

A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.

MDCXC.

Case
F
39
2.326

THE NEWBERRY
LIBRARY

51-1946

ENTRETIEN DE CHARLEQUINT ET DE FRANÇOIS PREMIER.

FRANÇOIS I. NOus tairons-nous eternelement? Le Duc d'Alve & le Prince d'Orange, ont eu deux entretiens; & aprez celà nous ne nous resoudrons pas à rompre le silence?

CHARLEQUINT. Je sens ce que je suis, mais j'ai des bontez pour mes vaincus.

FRANÇ. I. J'en ai eu l'experience : car dez que Charle de Lanoi Viceroi de Naple, m'eut fait conduire de Pavie au chateau de Pisketon, vous m'envoiates le Seigneur de Beaurein, pour me proposer les moiens

de ma delivrance, & vous defendites les feux de joie à ma capture.

CHARLEQ. Je vois bien que ceux qui traitent les François d'ingrats, ne les conoiſſent pas tous ; je ſuis tresbien edifié de votre reconoiſſance.

FRAN. I. L'ingratitude eſt un vilain vice ; je le deteſte, & pour ne pas i tomber, je reconois non ſeulement votre honeteté de Pisketon, mais auſſi celle du chateau de Madrit ; vous m'i laiſſates la liberté de la promenade, & d'une mule pour me ſoulager. Mais ſur tout, je n'oublierai jamais que vous aiant fait entendre que ma maladie n'avoit pas d'autre ſource que votre abſence, vous eutes la charité de venir me voir, de m'embraſſer & de me conſoler.

CHARLEQ. N'etes vous pas un peu faché de n'avoir pas aſſez coreſpondu à mes honetetez ?

FRAN. I. Je le ſuis infiniment. Je regrete de n'avoir pas gardé ma parole ; & je me conſole de vous avoir fait quelque courtoiſie.

CHARLEQ. Savoir ?

FRAN. I. Je vous ai donné paſſage pour aler donter les Gantois.

CHARLEQ. Mais graces aux graces de la Ducheſſe d'Etampe, & à la bague precieuſe qui me delivra de vos mains.

FRAN. I. N'entrons pas dans nos anciennes quereles ; nous n'en ſortirions pas ; parlons conformément au lieu où nous ſom-

ſommes, qui ne reſpire que paix. Ne ſommesnous pas heureux de n'avoir pas bu du Leté, en venant ici, & d'avoir le plaiſir de nous entretenir des avantures paſſées?

CHARLEQ. Certainement nous le ſommes. J'en avois eu un avangout dans ma retraite de S. Juſt, où la memoire Trienale de mon regne de trentedeux ans, deux mois, vingtquatre jours, ne me donoit guere moins de ſatisfaction que la jouiſſance paſſée. Mais ici je goute les delices entieres.

FRAN. I. Quel eſt l'objet capital de vos agreables reveries?

CHARLEQ. C'eſt mon petit fils Leopold le Grand. Quel eſt le votre?

FRAN. I. Nous ſimbolizons en plaiſirs. Ma delectation eſt la vue de Louis le Grand.

CHARLEQ. Les grandeurs ſont bien preſentement à bon marché!

FRAN. I. N'eſtce pas? de notre tems elles etoient plus cheres, & quelque merite que nous euſſions, nous n'avons oſé i pretendre. Nous nous ſommes contentez du rang que la nature nous avoit donné. Cinq & Premier, voilà tous nos eloges.

CHARLEQ. Qui des deux merite le mieux cete grandeur?

FRAN. I. Le ſang à part, il me ſemble que c'eſt Louis XIV.

CHARLEQ. Et moi, pareillement le ſang à part, il me ſemble que c'eſt Leopold I. Atandez, je dois faire taire quelqu'un qui a

la demangeaiſon de venir nous interompre.

FRAN. I. Vous n'avez qu'à vous taire. Votre tour de parler n'eſt pas encore venu.

CHARLEQ. A qui en avez-vous derriere vous ? En quoi eſtce que ce preneur de tabac en poudre vous incomode ? Que ne le laiſſez-vous dire ?

FRAN. I. Je m'en garderai bien. Ce Louis de Bourbon qui en 1641 epouſa Claire Clemence de Maillé Marquize de Brezé & qui mourut ſur la fin de l'an 1688, aloit dire ſotize.

CHARLEQ. Pourquoi ? n'eſtce pas le couſin de Louis XIV ? n'eſt-il pas de la maiſon de Bourbon auſſi-bien que lui ?

FRAN. I. Tout celà eſt bon, mais lors qu'il etoit à Namur, il parloit librement.

CHARLEQ. Il n'en vouloit qu'à Mazarin.

FRAN. I. Quoiqu'il en ſoit, un troiſieme ne doit pas venir mettre ſon nez dans notre converſation, nous la ſoutiendrons bien ſans lui.

CHARLEQ. J'ai pourtant la curioſité de l'entendre.

FRAN. I. Vous pourez la ſatisfaire : car à notre imitation, il va renouer avec Mazarin. Prenons le contentement que nous pouvons nous donner, & vivons dans l'eſperance du plaiſir que leur coloque nous donnera.

CHARLEQ. Voilà qui eſt bien. Suivons les actions principales des Princes qui font

le

le ſujet de notre agreable contraſte ; il nous ſera aiſé de là, de juger de leur avantage. Quel age a Louis XIV ?

FRAN. I. Il naquit le 5 Septembre 1638.

CHARLEQ. Il a donc 52 ans. Quand ſuccedatil à ſon pere ?

FRAN. I. Il fut batizé au vieux chateau de S. Germain en Laie le 21 Avril 1643, & le 14 Mai de la meme année il ſucceda à ſon Pere.

CHARLEQ. Ainſi il comença à regner à l'age de quatre ans. Futil heureux au comencement de ſon regne ?

FRAN. I. Nullement : à l'age de dix ans, il fut obligé de ſortir de Paris, le 6 Janvier 1649.

CHARLEQ. Ce jour malheureux à la France, nous eſt fortuné ; c'eſt le jour de la naiſſance de l'Archiduc Leopold Oncle de Leopold Premier, & de ſon epouſe l'Imperatrice regnante. Quand futil ſacré Roi ?

FRAN. I. Le 7 Juin 1654. L'emulation du Cardinal Mazarin & du Prince de Condé, que je viens de faire taire, cauſerent ces troubles.

CHARLEQ. Quand ſe mariatil ?

FRAN. I. Le 9 Juin 1660.

CHARLEQ. Le neuvieme Juin ? Ce jour eſt fortuné aux deux partis : car ce fut le meme jour que Leopold Premier vint au monde. Atil beaucoup eu d'enfans ?

FRAN. I. Il ne reſte de legitime que le Daufin. La Reine Marie Tereſe d'Autriche

le mit au monde à Fontainebleau le premier de Novembre de l'an 1661. Le Daufin a trois fils.

CHARLEQ. Voilà la courone afermie inebranlablement.

FRAN. I. Il ne faut pas trop crier ; mon fils Henri II en avoit auſſi trois ; Charle IX, François II, & Henri III ; & neamoins nul des trois n'eut d'heritier.

CHARLEQ. C'eſt ainſi que Dieu ſe joue des eſperances, & encore plus des aſſurances des mortels. La ſucceſſion eſt une dechoſes qu'il ſe reſerve privativement à tout autre.

Par où debutatil, quand ſes Etats furent tranquiles?

FRAN. I. Par publier le Code Louis.

CHARLEQ. C'eſt etre grand, que de retablir l'ordre dans la Police, dans les Finances & dans les Loix. Qu'atil encore fait?

FRAN. I. Il a fait netoier les rues de Paris de boue & de voleurs.

CHARLEQ. Si vous diſiez celà à un autre qu'à moi, qui n'auroit pas vu Paris, il ſe mettroit à rire. Mais moi, je dis dans le ſerieux que Louis XIV merite le ſurnom de Grand, pour avoir fait que Paris ceſſat d'etre Lutetia c'eſtadire boueuſe. J'etois dans un bon carroſſe, & neamoins je faillis de faire naufrage aux portes du Louvre. Si le palais eſt ſi vilain, je vous laiſſe conclure du reſte.

FRAN. I. A l'heure qu'il eſt, Paris peut

disputer de sa neteté avec la plus delicate ville de votre Belgique, & sur tout avec celles du Brabant, ou de la Flandre, qui se distinguent par leur propreté.

CHARLEQ. Qu'atil fait, pour banir les filoux de Paris?

FRAN. I. Il a fait pendre une infinité de lanternes & de filoux.

CHARLEQ. Une infinité? s'il i a tant de lanternes, d'où vient que la Feuillade en a encore allumé quatre à la Place des Victoires?

FRAN. I. A vous dire le vrai, la Feuillade pouvoit bien se passer de celà; s'il ne les avoit pas alumées, il n'auroit pas donné lieu à un Gascon, de se moquer de lui, & de lui reprocher: par ma foi, d'Aubusson, je crois que tu nous bernes de metre le Soleil entre quatre lanternes.

CHARLEQ. Louis XIV merite de porter le Simbole du Soleil. Cet astre paroissant donne la chasse aux oiseaux de proie & aux animaux de rapine; & les lanternes de Louis XIV donnent la chasse aux filoux. Qu'atil encore fait?

FRAN. I. Il a bani le duel, qui estoit si fatal à la Noblesse.

CHARLEQ. S'il n'avoit fait que celà, je lui ajugerois la grandeur. Il a rendu au meme tems service à Dieu, à l'Eglise, & à l'Etat. C'est dommage que le duel n'eut pas eté defendu de votre tems; ç'eut eté une belle defaite pour eluder les eclairciſſe-

mens, que je vous ai envoiez au ſujet de la parole, à laquelle vous aviez manqué.

FRAN. I. Vous ſouvient-il bien que nous ſommes au Chams Elizées?

CHARLEQ. Vraiment, je m'en etois preque oublié. Il n'eſt plus tems de parler de querele, mais de doner de la grandeur à Louis XIV.

FRAN. I. Que diriez-vous, ſi j'ajoutois qu'il a banni le Calviniſme & le Janſeniſme de ſon Roiaume?

CHARLEQ. S'il a fait celà, il eſt tres-grand; de moi, je n'ai ſu venir à bout du Luteraniſme.

FRAN. I. C'eſt votre faute, il faloit arreter Luter, quand il etoit en votre puiſſance.

CHARLEQ. J'avois engagé ma parole; je lui avois donné paſſeport.

FRAN. I. Parole; paſſeport; nous autres François, nous nous moquons de toutes ces delicateſſes. Nos convenances ſont nos loix.

CHARLEQ. Oui? nous autres Auſtriens, nous ne vivons pas ainſi. Nous nous plaiſons à etre les maitres du monde, mais auſſi, à etre les eſclaves de notre parole.

FRAN. I. Ce ſeroit dementir le nom de Franc, & de François, que de s'aſſujetir à cete ſervitude verbale.

CHARLEQ. Mais on ſe plaint que Louis XIV empêche la Religion Catolique en Hon-

Hongrie, en fomentant Tekli, en armant le Turc contre la Cretienté, en s'alliant avec les Algeriens, & avec les Tartares?

FRAN. I. Il ne s'agit pas là de la Religion; on met celà à part, on en uſe ainſi ſeulement pour donner une diverſion aux Auſtriens; & pour empecher qu'ils n'acablent la France.

CHARLEQ. Mais je croiois qu'il ne fut pas permis de ſe ſervir de moiens infames, pour parvenir à une fin honete.

FRAN. I. Je ne veux pas vous le diſſimuler, on auroit mieux fait de ne pas s'allier avec les Infideles; je m'en ſuis repenti, & je croi que tous mes malheurs ſont venus de l'aliance que j'ai faite avec Soliman.

CHARLEQ. Celà pouroit bien etre. Voilà votre Louis qui comence à decroitre.

FRAN. I. Il recroitra bientot; je ne veux que ſix vers pour le faire paroitre comme un Geant; les voici:

Prendre dans un jour la Lorraine,
La Comté dans une ſemaine,
Et ſavoir reduire, en un mois,
La Holande aux derniers abois;
Quand aprez de tels coups on ſuit ſa deſtinée,
Pour conquerir l'Europe il ne faut qu'une année.

CHARLEQ. Votre Louis a-til eu beaucoup de reſiſtance, pour faire toutes ſes conquetes?

FRAN. I. Point du tout, ou fort peu; la plupart des villes ont eté priſes par trahi-

zon ; la Comté, par exemple, a eté lachement livrée par le Marquis d'Jene ; & la Holande par la lacheté du General de la Cavalerie, qui lacha le pié, dez que mes François parurent au bord du Rin.

CHARLEQ. Apelez vous celà etre grand ? à ce prix, il i a bien des grandeurs au monde ; & ce titre, qui a toujours paru precieux, ne le sera desormais plus, puisque les plus laches peuvent tramer des trahizons, & prendre des roiaumes au depourvu. Ce n'est pas sur ce pié que je mesure la grandeur ; à mon aune, pour etre grand, il faut vaincre & vaincre de bonne guerre, nonobstant de grandes resistances.

FRAN. I. Vous etes un admirable mesureur ! & à votre conte, il i a bien au monde de petites gens, qui cependant se flatent d'etre bien grans.

CHARLEQ. Certainement. Une fois, il faut etablir le plan de la vraie grandeur ; & quand on en sort, ce n'est plus que piraterie, ce n'est plus que brigandage. Ainsi, bien loin de voir croitre votre Louis, je le vois decroitre à vue d'œil.

FRAN. I. Si je vous le montrois maitre de preque toute l'Alemagne, & de preque toute la Belgique, lui ajugeriez vous la grandeur ?

CHARLEQ. Il faut voir comment celà se fait.

FRAN. I. Vous etes bien delicat ; nous autres François, nous mesurons notre grandeur

deur ſur la grandeur des conquetes, ſans nous beaucoup ſoucier, ſi elles nous viennent de bon ou de mauvais aquit; & il nous ſuffit que mon Louis depuis l'an 1667, qu'il comença la guerre, juſqu'à cete année 1690, ſe ſoit rendu preque le Monarque univerſel.

CHARLEQ. Votre maxime eſt trop à la Françoiſe. Je ne veux pas la detruire, mais je verrois volontiers par queis degrez votre Louis eſt monté à la Monarchie univerſelle.

FRAN. I. Je vous l'expoſerai fort volontiers. D'abord que Filipe IV fut mort, mon Louis ſe mit en campagne.

CHARLEQ. Pourquoi ne le fitil pas durant la vie de ce Prince?

FRAN. I. Il n'auroit pas eté honete de l'afronter à ſa barbe, on vient plus aiſément à bout des Reines regentes, & l'on profite mieux de la minorité des jeunes Rois.

CHARLEQ. Et vous apelez celà etre grand?

FRAN. I. Vraiment oui; pourquoi non? En epouzant Marie-Tereſe d'Autriche, mon Louis avoit renoncé à toutes les pretenſions de ce mariage, & il en avoit fait ſerment ſur les Evangiles.

CHARLEQ. Serment? Et nonobſtant celà, il s'eſt mis aux Chams?

FRAN. I. Qui l'en auroit empeché?

CHARLEQ. Son ſerment.

FRAN. I. Son ſerment! c'eſt bien de quoi nous nous embaraſſons. La Morale Françoiſe

çoise a jugé qu'il n'etoit pas obligé à ce ſerment ; enſuite il s'eſt mis en campagne, en toute ſecurité de conſience.

CHARLEQ. Que votre Louis eſt grand ! Par où atil debuté ?

FRAN. I. Par Charleroi, qui ne faiſoit que ſortir de terre. Il a emploié trois mois à relever les decombres des Eſpagnols.

CHARLEQ. C'eſt etre grand que de paſſer la belle ſaiſon à faire le Maſſon !

FRAN. I. On a blamé mon Louis de s'etre là trop amuſé ; mais il s'en eſt relevé par les belles conquetes qu'il a faites le reſte de l'année.

CHARLEQ. Quelle fut la premiere ?

FRAN. I. Tournai, où il i avoit des traitres ; où il n'i avoit pas de garniſon.

CHARLEQ. Et en combien de jours atil pris cete place à demi ouverte ?

FRAN. I. En trois jours ſeulement.

CHARLEQ. Seulement ? Voilà un grand heros ! Eutil ailleurs beaucoup d'opoſition ?

FRAN. I. Nulle, ou preque nulle, la Belgique etoit en pleine paix. Elle ne s'atendoit pas à cete iruption.

CHARLEQ. Quelle grandeur ! que diſoit la Reine regente cependant ?

FRAN. I. Elle ſe laiſſoit leurrer par l'eloquence de l'Archeveque d'Ambrun, qui le meme jour qu'on prenoit Tournai, l'aſſuroit à Madrit, que le Roi ſon maitre ne vouloit que la paix, & que ſon grand armement ne lui ſeroit point incomode.

CHAR-

CHARLEQ. Voilà qui eſt admirablement grand !

FRAN. I. Remarquez, que mon Louis etoit preque toujours à la tete de ſes armées, durant toutes ces grandes conquetes ; mais il faut avouer qu'il n'i avoit pas de danger. Les Eſpagnols etoient ſans armée & ſans aliance.

CHARLEQ. M'importe. Celà ne deroge en rien à la grandeur, à votre conte aumoins. N'atil jamais donné de bataille ?

FRAN. I. Jamais. Mais, celà n'empeche pas qu'il ne ſoit grand. Il a eté plus ſage que nous ; car, à ne vous rien deguizer, nous etions de grans foux nous autres, de nous aller batre comme des Soldats.

CHARLEQ. Tous les grans Capitaines l'ont fait. Les Soldats ſont bien plus determinez, quand ils voient leur General faire leur fonction ; & ils n'oſent dire, qu'il n'eſt pas ſi aiſé d'executer que de comander, quand ils voient que leurs Generaux font l'un & l'autre.

FRAN. I. Je ne ſaurois que vous dire. Si j'i etois encore, je ne me ferois plus prendre à Pavie. Et je vous deſconſeillerois de vous expoſer comme vous l'avez fait.

CHARLEQ. Je vous remercie de vos conſeils charitables. Au reſte, quoique votre Louis n'ait jamais donné de bataille, tout le monde m'aſſure qu'il en eſt trescapable, & qu'il merite deux fois la grandeur ; une fois acauſe de ſa capacité ; & l'autre, acauſe

de

de sa prudence, qui fait qu'il ne s'expose pas temerairement comme vous & moi l'avons si souvent fait. Que faisoient mes Belges cependant?

FRAN. I. Vos Lions etoient endormis. Ils ne se defendoient que du Droit Canon.

CHARLEQ. Le Canon Droit auroit eté plus eficace que le Droit Canon. Mais enfin que voulez vous dire avec votre Droit Canon?

FRAN. I. Je veux dire qu'ils composoient des livres pour faire voir que mon Louis n'avoit aucun droit sur la Belgique.

CHARLEQ. Qui travailloit à ces ouvrages?

FRAN. I. Autant qu'on me l'est venu dire, c'etoit principalement le Baron de Lisola.

CHARLEQ. Cet illustre Bourguignon qui a fait tomber la plume des mains aux plus polis & aux plus fins Politiques?

FRAN. I. Le meme. Il a composé le bouclier d'Etat où toutes les fleches de mes François se sont emoussées.

CHARLEQ. Sans doute qu'ils i auront repondu depuis.

FRAN. I. On me dit que non, & que le Bouclier d'Etat est une piece de la nature du mars François à qui persone n'a su encore coresponder, & à qui selon les aparences, persone ne repondra jamais.

CHARLEQ. Qui fut l'auteur de ce mars François invincible?

FRAN. I.

FRAN. I. Un Holandois de Lerdam nomé Corneille Janſenius né en 1585 & mort en 1638. Ne voiez vous pas deux Savans qui s'eſcriment ſous cet Olivier?

CHARLEQ. Je les vois.

FRAN. I. Ce maigre pale à né aquilin ſe nome Janſenius, & ſon adverſaire qui eſt couperoſé mais qui eſt maigre & aquilin pareillement, ſe nomme Louis Molina; ils ſe divertiſſent de leurs anciens diſputes, mais celà ſe fait ſous l'Olivier, de peur qu'ils ne s'échapent dans la chaleur du combat, & qu'ils ne s'oublient qu'ils ſont au ſejour pacifique.

CHARLEQ. Je les entendrois volontiers.

FRAN. I. Bientot nous nous en aprocherons; car ils ont un entretien tout formé. Ce Janſenius eſt l'auteur du Mars François.

CHARLEQ. Mon petit Fils Filipe ne lui a til rien donné pour le recompenſer de ce bel ouvrage?

FRAN. I. Il lui a donné l'Eveché d'Ipre.

CHARLEQ. Puiſqu'il fut ſi galant homme, d'où vient que vous erigez votre Louis en grand pour avoir extirpé ſa doctrine? car je penſe que le Janſeniſme vient de Janſenius.

FRAN. I. Il en vient; mais il n'a pas eu dans la Teologie le ſuccez qu'il avoit eu dans la Politique. Les Papes ont fulminé ſa Teologie; & c'eſt enſuite de ces foudres du Vatican que mon Louis a exterminé le Janſeniſme.

CHAR-

CHARLEQ. Il eſt bien reſpectueux du ſaint Siege !

FRAN. I. N'eſtce pas ?

CHARLEQ. Comment eſtce que le Janſeniſme eſt venu de Louvain à Paris ?

FRAN. I. Par le moien de Jean d'Havrane du Verger Abbé de S. Ciran né à Baïonne en 1581, qui creva au ſortir de la Baſtille en 1643, & qui fut enterré à ſaint Jaque du haut pas à Paris.

CHARLEQ. Laiſſons là la Guerre du Droit Canon, revenons à celle du Canon Droit. Votre Louis a-til borné ſes conquetes en la Belgique ?

FRAN. I. Non : il en a fait de tres belles en Alemagne. Il a pris Strasbourg le premier Octobre 1682.

CHARLEQ. Mais n'eſtce pas une ville libre ?

FRAN. I. Oui. Mais mon Louis en la prenant, lui a conſervé ſa liberté.

CHARLEQ. Vous etes d'agreables conſervateurs ! vous conſervez les priſoniers en les chargeant de nouvelles chaines !

FRAN. I. Croiez-moi, ce ſont des chaines d'or.

CHARLEQ. Je veux le croire, mais les chaines d'or de Darius adouciſſoient bien peu ſa captivité. N'a-til pris que Strasbourg ?

FRAN. I. Filisbourg auſſi.

CHARLEQ. Quoi ? cet inprenable Filisbourg, que le Duc de Loraine, qui eſt ici arrivé cete année, a pris, à la barbe de l'armée

mée Françoise le 17 Septembre 1676 ?

FRAN. I. Le meme ; & meme durant l'hiver de l'an 1688. Mais il ne faut rien deguizer ici. Ce n'est pas là le plus bel endroit de l'histoire de mon Louis. Il l'a pris en pleine Treve.

CHARLEQ. Fi ! voilà une action qui n'a rien de grand. Qui l'a pris ?

FRAN. I. Le Daufin, & ce fut son premier exploit.

CHARLEQ. C'est malheureusement debuter. Qu'en disent mes Austriens ?

FRAN. I. Ils disent que comme Mahomet IV, s'est detroné en rompant la Treve avec Leopold premier, Louis XIV se met en danger de faire la meme decente, en faisant le meme violement. On a peur qu'ils ne dient trop vrai. Peste soit de ce Filisbourg ! il atire tout le monde sur le bras de la France, qui se defend bien, juqu'ici, à la verité, mais, qui tot ou tard sucombra. Nulle violence n'est de durée.

CHARLEQ. Comme je fonde la premiere grandeur sur la pieté, votre Louis s'i est il signalé ? de sa persone je n'en parle pas, nul ne doute qu'il ne soit trespieux, mais je parle de quelque monument eclatant, outre l'aneantissement des duels, du Calviniſme, & du Jansenisme.

FRAN. I. Je vous entens. Il a soutenu l'Eglise en soutenant l'Empire.

CHARLEQ. L'Empire ?

FRAN. I. Oui ; l'Empire. En 1664 les Turcs

Turcs vinrent fondre sur la Cretienté ; mon Louis envoia le Marquis de Coligni avec de braves François, qui sans contradiction, reçurent l'honeur de la victoire de Raab prez du Pont S. Godar, le premier Aout de la meme 1664.

CHARLEQ. Mais j'ai oui dire que Coligni fut disgracié pour avoir trop bien fait.

FRAN. I. C'est une calomnie. Sans doute que mon Louis avoit d'autres sujets de mecontentement. La Feuillade, qui s'i signala plus que lui, est de la grande faveur.

Je ne veux pas vous le dissimuler, mon Louis s'est echapé en 1683 : car au meme tems que Viene etoit sur le point de tomber entre les mains des Turcs, qui l'assiegeoient avec 300000 hommes, il fit entrer une puissante armée dans la cretienté.

CHARLEQ. S'il l'avoit promis, ne devoit il pas degager sa parole ? il a sans doute reparé la faute en faisant, en permetant des rejouissances acause de la levée du Siege, & des admirables victoires que les cretiens ont remportées par mer & par terre depuis cete fameuse delivrance.

FRAN. I. On m'a dit qu'il n'a pas brulé une alumete. Bien loin de faire des feux de joie, je n'entens de tous les cotez que des plaintes contre la France, qui fomente Tekli, juqu'à ce point, qu'Abafi etant mort, elle vient de persuader à la Porte de nomer ce Rebelle Renegat Prince de Transilvanie, Ce n'est qu'un titre en l'air, mais celà ne

laisse

laisse pas de decrier ma Nation auprez des Cretiens.

CHARLEQ. Comme la France a fait bon accueil aux Souverains Pontifes, en leur donnant Avignon, je ne doute pas que votre Louis ne se soit signalé dans cete carriere, & qu'il n'ait etoufé les murmures, par les respects qu'il aura rendus au saint Siege.

FRAN. I. Il avoit du le faire, mais il ne l'a fait. Son traité de Pise du 12. Mars 1664, ne lui est guere honorable.

CHARLEQ. Expliquez-vous. Qu'est-ce que ce Traité?

FRAN. I. Volontiers. Crequi etoit Ambassadeur de France à Rome, les Corses insulterent son carosse ou plutot celui de l'Ambassadrice. Mon Louis en voulut avoir raison.

CHARLEQ. Il a bien fait. Les persones des Ambassadeurs, doivent etre sacrées, & les Monarques ne doivent pas moins se ressentir des afrons qui leur sont faits, que s'ils etoient faits à leur propre persone.

FRAN. I. Celà est vrai, mais l'on doit se contenter d'une reparation honete; sur tout, quand on ne peut pas la pousser sans aviler l'autorité & le respect dû au Pere commun des Fideles.

CHARLEQ. Est-ce que le Pape a soufert en cete occasion?

FRAN. I. Beaucoup. Le S. Pere a fait pendre les Corses. On ne s'en est pas contenté. On a menacé de faire la guerre au S. Siege;

& pour apaizer mon Louis, Alexandre VII a dû decendre, pour l'ainsi dire, de la Chaire de S. Pierre. Il a dû passer par l'ignominieux Traité de Pise, conclu entre Rasponi & Bourlemont. Le saint Pere a dû eriger au milieu de Rome une piramide qui fait encore aujourd'hui rougir toute la pourpre Romaine ; & pour comble d'humiliation, il a dû envoier son propre neveu le Cardinal Chigi, en qualité de Legat à Latere, pour demander pardon à mon Louis.

CHARLEQ. C'est outrer les choses. Il faut respecter le Pere comun de l'Eglise ; & vous etes temoin, qu'aiant mille sujets de mecontentement de Clement VII, je pleurai, je fis faire des prieres publiques ; lorsque l'armée Françoise & Luterienne conduite par votre cousin Charle de Bourbon, tué à l'escalade de Paris, le retint prisonier au chateau S. Ange ; & je ne fus pas en repos qu'il ne fut en liberté.

FRAN. I. On vous loue de cette action, & de votre moderation à ma capture, au sujet de laquelle vous ne soufrites pas qu'on fit des feux de joie.

CHARLEQ. Sans doute qu'on aura adouci toutes ces aigreurs,

FRAN. I. Un peu : car ce fut cinq mois aprez le Traité de Pize, que mon Louis envoia Coligni, & la Feuillade à la Victoire de S. Godar.

CHARLEQ. Voilà qui est bien. A ton continué dans ce respect ?

FRAN.

Fran. I. Nullement. On s'eſt etrangement oublié. On a envoié Lavardin avec une petite armée à Rome, pour morguer le Pape Innocent XI.

Charleq. J'ai oui dire de grans biens de ce Pape, s'en eſtil alarmé?

Fran. I. Point du tout; au contraire, il a excomunié Lavardin; & il eſt mort ſans avoir voulu relacher en rien.

Charleq. Mechante afaire?

Fran. I. Mon Louis, qui eſt ſage, a remedié à ces deſordres: il a rapelé Lavardin. Il a envoié de Chaune, & Fourbin, qui en ſon nom, ont renoncé à la franchiſe des cartiers, & qui ont annullé les quatre propoſitions du Clergé, injurieuſes à l'infaillibilité & la Souveraineté du Pape.

Charleq. A la bonne heure. Il eſt toujours dangereux de ſe prendre à ſon Pere; mais il l'eſt ſur tout à celui qui ſe gloifie d'etre ſon ainé.

Fran. I. J'eſpere que les malheurs rendront la France plus ſage, & qu'il ne lui arivera plus de s'echaper ſi enormement. Mais nous avons eté aſſez lontems ſur le chapitre de mon Louis, metonsnous un peu ſur celui de votre Leopold.

Charleq. Je n'aime rien tant.

Fran. I. Quand eſtil né?

Charleq. Le 9 Juin 1640. Ainſi il n'a que 50 ans.

Fran. I. Il me facha de vous voir Empereur à mon excluſion, moi qui etoit plus

agé

agé que vous, & qui vous traitois de jeune-homme ; je ne doute pas que mon Louis etant deux ans plus agé que votre Leopold, n'ait eu de la peine de s'en voir precedé.

CHARLEQ. Celà eſt bien naturel, ſur tout à un auſſi grand cœur que l'eſt celui de votre Louis. Mon Leopold a bien eu de la peine à venir à la courone Imperiale à Francfort le 18 Juillet 1658. Mais aprez tout, il l'a emportée, malgré votre Louis.

FRAN. I. Qui eſt ſa Mere.

CHARLEQ. Marie d'Autriche ſœur de Filipe IV.

FRAN. I. Ainſi mon Louis & voſtre Leopold ſont enfans de deux ſœurs. Il me fache que ces deux bons Couſinsgermains ſoient en guerre.

CHARLEQ. Leurs peuples ſe batent, mais leurs cœurs ſont unis.

FRAN. I. Il i a toujours un peu d'alteration. Les membres ne peuvent pas etre emus ſans que le cœur s'en reſſente. Je parle par experience, tout bon couſin que je vous etois, j'etois un peu jaloux de vos proſperitez.

CHARLEQ. Vous etes ingenu & naïf, à votre ordinaire?

FRAN. I. Que nous ſerviroit il de faire le Comedien en ce lieu, où tout eſt à decouvert?

CHARLEQ. C'eſt comme vous dites. Mon Leopold eſt heureux, & ce n'eſt point à faux qu'outre ſes cinq noms, on lui ait donné

né celui de Felicien, qu'il a aporté à sa naissance. C'est la pronostication de sa felicité.

Fran. I. Il a pourtant dû bien essuier des facheries.

Charleq. Infiniment. Il a perdu le 12 Mars 1673 sa premiere epouse Marie Marguerite Tereſe d'Autriche fille de Filipe IV, sans en avoir pu retenir Venceslas qui mourut au berceau l'an 1668.

Fran. I. On cria par tout que Felicien epousoit la Felicité quand le 15 Octobre de l'an 1673, il epousa Claude Felicité Archiducheſſe d'Inſpruc.

Charleq. Helas ! sa Felicité ne fut que passagere; il n'en jouit que trois ans : car cete Imperatrice achevée mourut le 8 Avril 1676.

Fran. I. Quel domage ! on la preconizoit comme une Princeſſe acomplie en tout.

Charleq. Qu'en feriez vous? les plus belles fleurs sont cueillies toutes les premieres.

Fran. I. Estil entré dans une nouvele aliance?

Charleq. Il l'a bien fallu, afin d'avoir un heritier.

Fran. I. Celà ne dit rien de bon pour mon Louis, ni pour son Daufin.

Charleq. En efet, la Courone Imperiale leur est encore echapée pour ce coup; & selon toutes les aparences, la France n'i reviendra de lontems.

Fran. I. C'est ce qui me semble; qui est cete troisiemé epouse?

Charleq. C'eſt Anne-Marie-Joſefe de Neubourg, qu'il epouza le 14 Decembre 1676.

Fran. I. Quoi la fille d'Elizabet-Amelie de Heſſe?

Charleq. Elle meme; & ce qui eſt agreable, elle eſt toute ſemblable à ſa Mere.

Fran. I. Tant pis pour mon Louis & pour ſon Daufin : parceque cete Elizabet-Amelie a eu douze beaux enſans, ſept fils & cinq filles.

Charleq. Juſte Ciel ! quelle poſterité! c'eſt comme vous dites, ſi la fille eſt auſſi feconde que la mere, la France eſt bien eloignée de l'Empire. Cete Neubourgeoiſe n'a pas mal comencé. Le jour S. Anne ſa Tutelaire, c'eſtadire le 26 Juillet 1678, elle a eu Joſef, Roi hereditaire de Hongrie en 1688, & Roi des Romains en 1689.

Fran. I. A Dieu la Courone Imperiale. mon Louis & ſon Daufin n'en auront pas. Ils en avoient pourtant bon envi.

Charleq. Je le ſai. Je ſai de plus que Verjus, qui de peur d'une ſeconde ſauce au verjus, s'eſt fait nomer Creci, a bien oſé propoſer à Ratisbone, qu'on elut votre Louis pour Vicaire de l'Empire, mais on lui a repondu par ce madrigal.

Monſieur le Comte de Creci
Retirez vous citot d'ici,
Nous aimons trop le vin d'Eſpagne
Tous vos diſcours ſont ſuperflus,
Jamais les Princes d'Allemagne
Ne s'enivront de vos verjus.

Fran. I. Charle Hardi Duc de Bourgogne, pretendit ce Vicariat; mais ſon ambition fut cauſe que Frideric Empereur quita Treve à la veille de lui donner la Couronne Roiale. Je ſouhaite que mon Louis aiant eu la meme brigue, n'ait pas le meme echec.

Charleq. Il n'i a pas de danger. La Courone de votre Louis tient inebranlablement ſur ſa tete, & bien loin d'etre en peril de la perdre, je lui trouve tant de qualitez roiales, que s'il n'etoit pas né Daufin, on devroit la lui donner.

Fran. I. Vous me rejouiſſez de cete aprobation.

Charleq. A quoi bon nous ménager ici, où tout doit etre à nu? Les deguiſements etoient bons pour l'autre monde; ici, ils ne ſont point d'alloi.

Fran. I. Si votre Leopold n'a que ce Joſef, il ne doit pas trop ſe flater.

Charleq. Il a encore un Archiduc qui ne promet pas moins que ſon frere. Sans conter pluſieurs Archiducheſſes, l'Imperatrice vient de lui en donner encore une, & ſelon les aparances, elle n'a point envi de ſe repoſer ſitot.

Fran. I. A la bonne heure! Aprez tout c'eſt ma ſœur; je ſouhaite qu'elle ſe multiplie juqu'à l'infini.

Charleq. Je fais le meme ſouhait pour votre Louis & pour ſon Daufin.

Fran. I. Votre Leopold eſt heureux! quel enchainement de felicitez, que lui amene

cete troiſieme epouſe ! par elle, il eſt le beaufrere des Rois d'Eſpagne, de Portugal, de Pologne, du Duc de Parme & de l'Electeur Palatin. Celà me fait dire que le nom de felicité convient plus à la troiſieme qu'à la ſeconde epouſe de votre Leopold, puiſqu'elle lui a aporté tous ces bonheurs.

Charleq. Je benis Dieu, qui fait ſucceder tant de proſperitez à tant d'adverſitez.

Fran. I. Atil eté ſi Malheureux, pour vous faire parler ainſi?

Charleq. Jugezen vousmeme. Nadaſti, Frangipani, Serin & Tatenbac avoient formé le deſſein de l'empoiſoner avec toute ſa maiſon; de s'emparer de ſes Etats & de ſe mettre ſous la protection du Turc.

Fran. I. Ces conſpirations ontelles echoué?

Charleq. Oui; les conjurez l'ont paié de leur tete; Frangipani en particulier, avant de mourir a harangué l'aſſiſtance, il l'a exortée à etre fidele à un Prince que Dieu protegeoit ſi viſiblement,

Fran. I. Celà eſt beau.

Charleq. Il eſt encore plus beau que l'Ambaſſadeur Turc, qui aſſiſtoit à leur ſuplice, tout barbare qu'il etoit, ne put s'empecher de dire, qu'ils n'avoient que ce qu'ils avoient bien merité.

Fran. I. Mes gens n'ontils pas trempé dans cete conjuration? car ils ſont un peu remuans; ils aiment la trahizon; ils haiſſent les Auſtriens.

Char-

Charleq. On les en acuſe. Furſtemberg fut enlevé de Cologne par le ſtratageme de Grana; on l'acuſa d'avoir ſu l'entrepriſe, & de ne l'avoir pas decouverte à ſon Souverain, en qualité de Prince d'Empire.

Fran. I. Quoi? Furſtemberg eſtil Prince d'Empire? on nous le depeint pourtant ici comme ſon enemi juré.

Charleq. Il eſt Prince d'Empire par une grace particuliere de mon Leopold.

Fran. I. Celà ne vaut rien. Les pechez ordinaires meritent un enfer, mais il en faut alumer un extraordinaire pour les ingrats. Votre Leopold l'aiant en ſa puiſſance, l'en atil chatié? car je vous demande celà, acauſe qu'on acuſe les Auſtriens de trop d'indulgence.

Charleq. On en a un peu de raiſon. Pour ces pratiques & pour quantité d'autres, il a eté condamné à perdre la tete & le poing; neanmoins mon Leopold, l'a laiſſé aller ſans lui rien faire.

Fran. I. Si mon Louis avoit eu une pareille cauſe dans ſon tribunal, je doute ſi le priſonier en eut eté quite à ſi bon marché.

Charleq. Et moi auſſi.

Fran. I. Qu'eſt devenu cet echapé?

Charleq. Il a mis ſur ſa tete ce qu'on vouloit metre à ſon cou.

Fran. I. Il a le chapeau rouge! Votre Leopold le ſouffretil?

Charleq. Celà ne lui plait guere. Il a permis qu'Innocent XI le fit Cardinal afin d'exclure

clure Fourbin, le fomentateur de Tekli.

Fran. I. Et neamoins Fourbin l'eſt auſſi,

Charleq. La France vient à bout de tout. Le ſaint Pere la traité comme une fille dangereuſe, à qui l'on acorde beaucoup, de peur qu'elle ne face pis. Je ne doute pas qu'aprez ce ſacrifice, elle ne donne ſatisfaction à la cour de Rome.

Fran. I. Elle la lui a dejà donnée. Elle a renoncé aux franchiſes des cartiers; elle a anullé les quatre propoſitions de ſon Clergé.

Charleq. J'en ſuis tresbien edifié. Voilà la France qui comence à relacher, on eſpere qu'elle continuera, pour rendre la paix à l'univers.

Fran. I. Votre Leopold, aprez avoir donté ſes enemis domeſtiques, atil ſubjugé les etrangers?

Charleq. Entierement. Mahomet IV, qui a eſſaié de le detroner, eſt detroné luimeme; il a fait place à ſon frere Soliman qui occupe preſentement ſon trone. Les inſtrumens de Mahomet, je dis les Grans Vizirs & les premiers Officiers du Divan, ont ſuivi le ſort de leur maitre, en periſſant par la corde; & quoique mon Leopold couvrit chaque année toute la Hongrie de Turcs maſſacrez, la Turquie lui aidoit ellememe en cete tuerie, en ſe defaiſant de ſes plus braves, & de ſes plus adroits.

Fran. I. Voilà de grans foux! je ne m'etonne pas aprez celà, que leur Empire chan-

chancele. L'ame d'un Etat periſſant, il faut s'atandre à peu de vie pour les membres.

Charleq. Quoique mon Leopold ait fait le cœur de ſon Empire de ce qui en etoit autrefois les limites, cependant les Sages augurent qu'il n'en demeurra pas, & que la fin du regne des Otomans va venir. Voiez-vous cete ombre qui reve agreablement dans cete ſolitude? C'eſt un Sileſien qui ſe nome Martin Stredon, il i a quarante ans qu'il eſt venu ici. Dez qu'il i fut entré, il nous aſſura que le ciel lui avoit decouvert quantité de ſecrets qui concernent mon Leopold.

Fran. I. Je m'en ſouviens. Je le pris d'abord pour un viſionaire, mais à l'heure qu'il eſt, j'en reviens. Je voi qu'il a predit de bout en bout tout ce qui eſt arrivé juſqu'à preſent; & il i a grande aparence que le reſte s'acomplira. Et c'eſt ce qui me chagrine.

Charleq. D'où vient?

Fran. I. Parcequ'il a predit que votre Leopold verra tous ſes ennemis à ſes piez. Qui du tout, n'excepte rien; & comme mon Louis n'eſt pas un des derniers, je crains qu'il n'i viene auſſi.

Charleq. A ne vous rien defigurer, il i va le grand chemin. Mais peutetre qu'il previendra ſa decadence, & que tout plein de gloire il imitera votre fils Henri II qui rendit prez de 200. Villes à la paix de Cateaucambreſis.

Fran. I. Il eſt heureux s'il en eſt quite à ſi bon marché. J'ai peur que le Palatinat & les autres Etats ſaccagez ne demandent d'etre deſintereſſez; en ce cas, toute la France, quand bien elle ſe vendroit ellememe, ne pouroit pas leur ſatisfaire. Je me conſole que mon Louis tiene ſi bien tete à tout le monde, & je ſai bon gré à Louis Moreri qui m'a aſſuré, que dans le grand Dictionaire hiſtorique qui a eté cauſe qu'il ſoit venu ici un peu plutot qu'il ne devoit, page 422 du tome ſecond, parlant au nom de toute la France, il a mis au deſſous du ſoleil qui eſt le ſimbole de mon Louis, ces deviſes; il en vaut pluſieurs. NEC PLURIBUS IMPAR. Il ſuffit à la terre. SUFFICIT HIC TERRIS. Il eſt ſeul à tous. OMNIBUS UNUS. Il eſt le meme à tous. OMNIBUS IDEM. Et afin que les etrangers en ſachent à parler, il finit par cete devize Italiene qui vaut plus que toutes les autres: il ofuſque tous les autres. OGNI LUME OFFUSCA.

Charleq. Tout celà eſt glorieux; mais plairatil beaucoup aux autres puiſſances? & elles qui ſe croient des luminaires dans leur hemisfere, ſoufrirontelles qu'un ſeul ſe vante de les eclipſer toutes? de moi, j'ai peur, qu'elles ne ſe bandent toutes enſemble, & qu'elles ne facent ſoufrir une honteuſe eclipſe à votre ſoleil. Aprouvezvous fort ces gaſconades?

Fran. I. Je les condamne. Vous & moi, nous etions bien plus modeſtes de notre tems;

tems : vousvous contentiez de dire que vous paſſeriez plus avant qu'Hercule n'avoit fait. PLUS OUTRE. Vous n'avez rien promis que vous n'aiez executé. De moi je me ſuis contenté d'une Salamandre dans le feu avec ce mot Italien : MINUTRISCO, pour marquer que le feu de l'amour & de la guerre etoit mon element.

Charleq. Tout celà eſt modeſte, & n'a rien de fanfaron.

Fran. I. Dieu releve les humbles, & il abaiſſe les ſuperbes. Mais qui eſt ce Heros, à qui tout ce qu'il i a ici d'illuſtre, vient faire homage, tout nouveau venu qu'il eſt ? Je vois à ſes piez les Ceſar, les Alexandre, les Clovis, les Charlemagne, les Guſtave Adolfe, les Godefroi de Bouillon, les Farneze, les Spinola, les Tilli & les Bukoi.

Charleq. Ne le reconnoiſſezvous pas à ces trois Alerions ? C'eſt notre Couſin Charle de Lorraine. J'eus l'autre jour une longue conference avec lui. Je le mis ſur le chapitre où nous ſommes.

Fran. I. Que ditil ?

Charleq. Il avoua franchement, que votre Louis, quoiqu'il retienne ſon Duché, merite en toutes les manieres, le titre de Grand, & qu'il n'i avoit que l'envie qui put le lui diſputer.

Fran. I. Son temoignage eſt autentique parcequ'il ſort d'une bouche enemie. Celà me rejouit. Mais qu'ajoutatil de votre Leopold ?

Char-

Charleq. Il m'avoua de bonne foy qu'il le meritoit auſſi, & comme je lui en demandai des preuves, il me repondit avec beaucoup de moderation, que mon Leopold etoit un Prince ſage, liberal, ſavant, ſpirituel, pieux, chaſte, reſpectueux du ſaint Siege, catholique, fidele, magnanime dans l'adverſité, modeſte dans la proſperité, & tresjudicieux. Que depuis l'an 1683, il n'avoit que paſſé de victoire en victoire; qu'il contoit les combats & les ſieges par les mois & non pas par les années, qu'enfin il etoit aux portes de Conſtantinople.

Que les Turcs aiant honteuſement levé le ſiege de Viene le 12 Septemhre 1683, abandonerent leurs canons & leurs bagages. Qu'on trouva parmi leur artillerie quantité de pieces aux armes de France. Qu'en ditesvous? eſtce bien fait que d'emploier les fleursdelis Treſcretienes pour renverſer la croix?

Fran. I. Mes gens manquent ſouvent, mais comme ils ſont de mauvaiſe reputation, on les fait manquer plus ſouvent qu'ils ne font en efet. Je ne croi pas que le filsainé de l'Egliſe voulut ſe moquer des foudres qui ſortent du Vatican tous les Jeudis ſaints de chaque année; ainſi je me perſuade que ces pieces Françoiſes trouvées au camp des Turcs, auront eté priſes dans quelque combat.

Charleq. Je me rejouis, que vous ne me repondiez pas en alludant à la bulle ſurnomée

mée IN CÆNA DOMINI, que le soupé de MONSIEUR DE ROME ne doit pas empecher le diné des François, ainsi que repondent quelques François libertins. Je suis plus porté à croire le bien que le mal ; ainsi je pense que ces canons aux armes de France etoient des prises faites sur vous.

Fran. I. Vous avez bien de la charité pour nous. Tout le monde n'en parle pas ainsi. J'ai oui dire que Staremberg fit des miracles pendant le siege de Vienne, quelle recompense lui a procurée votre Leopold ?

Charleq. La Toizon d'or ; la charge de General, & plusieurs apointemens dignes de son auguste main.

Fran. I. Quels furent les fruits de la victoire de Viene ?

Charleq. Une victoire perpetuelle depuis 1683 jusqu'à 1690. Mon Leopold a pris Neuheusel l'epée à la main, le 20 Aout 1685.

Fran. I. Quoi, ce Neuheusel que les Turcs prirent en 1663 ?

Charleq. Oui, ce Neuheusel qui est situé sur la riviere de Neutra, à deux lieues de Comore sur le Danube.

Fran. I. Coutatil beaucoup de sang ?

Charleq. Entre deux, le plus regreté fut le frere du Prince de la Tour-Tassis Chevalier de la Toizond'or.

Fran. I. Quels furent les plus fameux sieges ?

Charleq. Celui de Bude. Aprez la mort de

de Jean de Zapol Comte de Scenus, & elu Roi de Hongrie, ſa Veuve Elizabet de Pologne & ſon Fils Etiene apelerent les Turcs contre mon frere Ferdinand premier que la plus grande partie du Roiaume avoit auſſi elu Roi de Hongrie. Les Turcs ſe rendirent maitres de Bude ſous pretexte d'amitié, & ils envoierent en Tranſilvanie la Reine, le jeune Roi ſon fils & George Martinuſius qui avoit eté premier Miniſtre du feu Roi Jean de Zapol en 1441. Mon Leopold a arraché, l'epée à la main, cete forte place en 1686 le 2 jour de Septembre.

Fran. I. Je remarque que le Pape Innocent onze donna le meme jour un grand nombre de chapeaux rouges qu'il avoit exprez reſervez pour cete memorable journée.

Charleq. On tient que comme Pie V eut revelation de la Victoire du 7 Octobre que mon fils Don Jean remporta à Lepante, de meme Innocent onze l'eut de la priſe de Bude, & que ce fut en cette vue qu'il crea en ce jour tant de Cardinaux.

Fran. I. La reſiſtance fut elle belle ?

Charleq. Elle fut tresbien attaquée & tresbien defendue. On i perdit de part & d'autre plus de 40000 ames. Les plus regretez furent Vecar grand'Eſpagne & Merci tresinſigne Lorain.

Fran. I. Quel fut l'autre ſiege remarcable ?

Charleq. Celui de Belgrade dans la Racie

au

au dessous du confluant du Save & du Danube, qu'Amurat II & Mahomet II assiegerent inutilement & que Soliman II emporta en 1521. Le Duc de Baviere gendre de mon Leopold la pris l'épée à la main le 5 Septembre 1688.

Fran. I. Sans doute qu'elle aura bien couté du sang.

Charleq. Sans doute, le plus regreté fut le brave Scherfenberg qui fut tué l'épée à la main en montant à l'assaut avec 3000 hommes.

Fran. I. Je vois presentement que ce Silesien qui reve agreablement dans son dezert, a predit juste ; il nous dit en venant ici l'an 1649, que votre Leopold possederoit des domaines qu'aucun Prince de la Maison d'Autriche n'auroit possedez ; en efet jamais la Maison d'Autriche n'est entrée ni à Bude ni à Belgrade.

Qu'est devenu Agria autrefois siege d'un Eveque Sufragant de Strigonie, que Soliman assiegea inutilement, & que Mahomet III emporta le 12 Octobre 1596, & que les Sultans estiment tant qu'ils se disent les Rois de l'invincible Agria ?

Charleq. Elle n'a pas couté un coup de pistolet à mon Leopold, il l'a mise sur les dens le 13 Decembre de l'an 1687, & il s'en est rendu le maitre sans coup fraper.

Fran. I. Il est grand votre Leopold. A quoi en est, dans cete revolution, Alberoiale le sacre & le mausolée des Rois de Hon-

Hongrie, qu'Amurat assiegea inutilement, que Filipe Emanuel de Lorraine Duc de Mercœur ce heros immortel, prit d'assaut en 1601, & que les Turcs reprirent l'an d'aprez?

Charleq. Mon Leopold s'en est rendu le maitre par famine le 19 Mai 1688, sans qu'il lui ait couté un coup de canon.

Fran. I. Voilà etre grand à bon marché. A quoi en est Canise, où tant de Heros ont echoué?

Charleq. Canise n'a non plus couté à mon Leopold qu'Agria & qu'Alberoiale.

Fran. I. Votre Leopold est grand par les deux fleaux du ciel qui sont la guerre, & la faim, il ne reste plus que d'etre grand par le troisieme qui est la peste.

Charleq. Ne l'est-il pas, aiant echapé tant d'empoisonemens, & aiant survecu à la derniere peste qui a desolé Viene?

Fran. I. Il l'est; je lui ajuge les trois couronnes de grandeur. Toutes ces conquetes se sont-elles faites sans donner bataille?

Charleq. Il s'en est donné plusieurs chaque année; mon Leopold a batu les Turcs aprez avoir pris Bude, & il a passé sur le ventre de ces Infideles pour entrer à Belgrade.

Je voi bien que vous souhaitez d'en savoir le detail, & je sens du panchant à vous le donner, mais comme je voi là bas le Duc de Loraine dans un entretien familier avec le

le grand Vifir au bord d'une fontaine ſur une banquette de camomille, j'aime mieux que vous en apreniez les circonſtances indubitables de leurs propres bouches. J'ajoute ſeulement que le Divan traite mon Leopold de vainqueur honete, parce qu'il garde ſa parole où meme les Turcs l'ont fauſſée, comme à Agria; parce qu'il ne s'eſt jamais ſervi ni de trahiſons, ni de ſtratageme mecanique dans toutes ſes victoires, mais toujours de ſtratagemes heroiques.

Fran. I. Voilà la pierre de touche de la vraie grandeur. Que faiſoit Tekli cependant?

Charleq. Il ſe ſauvoit en caleçons & il abandonnoit ſes chauſſes aux ſoldats de mon Leopold, qui i trouvoient d'etranges coreſpondances avec vos gens.

Fran. I. Le lourdaut! Il merite d'etre foetté.

Charleq. Hola! on ne traite pas ainſi les Princes.

Fran. I. Prince? voilà un beau Prince.

Charleq. Le Divan l'a nomé Prince de Tranſilvanie.

Fran. I. Prince des Tranſins. Que les Turcs tachent de retenir ce qu'ils ont, ſans s'amuſer à doner ce qu'ils n'ont pas. Voilà donc ce que le Duc de Loraine vous a raconté. Ne lui avez-vous pas demandé de quelle main votre Leopold ſe ſervoit pour ces prodigieuſes operations?

Charleq. Je le lui ai demandé. Mais il ne

ne m'a repondu que par une chaſte rougeur qui lui eſt montée au viſage.

Fran. I. Sans doute que ce ſera lui ; & que la modeſtie l'aura empeché de faire ſon panegirique.

Charleq. Godefroi de Bouillon, qui etoit à ſon coté, me fit ſigne que c'etoit luimeme. Je ne voulus pas davantage etre incomode à ſa modeſtie.

Fran. I. Vous fites bien ; allons-le trouver nousmeſmes, & faiſons-nous raconter tout ce qu'il ſait.

Charleq. Je doute qu'il le face. Allons cependant ; il faut beaucoup eſperer de ſon honeteté.

F I N.

ENTRETIEN
DU
DUC D'ALVE,
ET DU
PRINCE D'ORANGE,

Morts au Siecle passé.

ENTRETIEN DU DUC D'ALVE ET DU PRINCE D'ORANGE, MORTS AU SIECLE PASSE'.

PRINCE D'ORAN. DUc, il y a cent ans que nous sommes aux Châms Elizées ; & cependant nous ne sommes non plus aprivoisez que le premier jour. C'est sans doute, qu'en passant ici, nous n'avons pas bu du fleuve Leté, qui a la vertu d'efacer de la memoire toutes les images du passé. Comme je m'estime pour le moins aussi bon que vous, j'etois d'humeur à atandre vos avances; mais je voi bien que c'est en vain. Vous conservez votre humeur austere. Cependant, je vous avoue qu'il n'est plus possible que je garde le silence. Outre que mon naturel familier, qui a tant contribué à ga-

gner le cœur des Holandois, m'inſpire à faire les premieres demarches.

Dieu vous garde donc, Duc, je vous ſouhaite un repos eternel.

Duc d'Alve. Prince, je vous ſouhaite le meme bonheur. Vous m'obligez de me prevenir ; j'ai du combatre cent fois mon humeur altiere ; & ſi vous euſſiez eu encore un peu de patience, je doute fort ſi je n'euſſe pas fait moimeme les premieres avances. La face des choſes eſt tellement changée depuis que nous ſommes ici, ſelon le raport que m'en font inceſſamment ceux qui vienent de l'autre monde, que le ſilence meme ſeroit tenté d'en parler.

Prince. Duc, je me flate de mon bonheur ; je craignois que vous ne me rebutaſſiez, mais, je me felicite de vous voir tant rabatre de votre ſeverité, & de vous voir ſi humaniſé. Laiſſons donc, je vous prie, nos fraſques du tems paſſé ; parlons cœur à cœur & divertiſſons nous des comedies & des tragedies qui ſe jouent ſur le teatre de l'autre monde.

Duc. Prince, je n'aime rien tant, & je m'en ferai une bonne partie de ma felicité d'ici.

Prince. Je fais par jour plus d'un ſigne de croix d'admiration, à la vue des etranges revolutions.

Duc. Les Gueux fontils donc preſentement le ſigne de la croix ?

Prince. Vous badinez. J'en ſuis bienaiſe.

ſe. Cela me fait croire que vous avez ici changé d'humeur. J'etois catolique avant d'etre gueux; l'on n'oublie pas aiſément ſes ancienes habitudes.

Duc. Celà eſt vrai; mais qu'admirez vous?

Prince. Ce que j'admire? j'admire que vous me demandiez ce que j'admire. J'admire de voir, que la France aiant tant contribué à former ma Republique de Holande, ait coupé des verges pour ſe faire foeter. Ja'dmire de voir mon petit fils ſur le trone d'Angleterre. J'admire de voir les Holandois faire la garde aux portes de Bruxelle & meme au fort Monterei.

Duc. Et à la citadelle d'Anvers auſſi?

Prince. Point encore. Mais on les verra un de ces matins. Les Eſpagnols & les Holandois boivent preſentement les uns aux autres; & ils ne ſe ſouvienent plus que leurs Ancetres aient eu entre eux tant d'antipatie.

Duc. Ma foi, Prince, je ne veux pas vous le diſſimuler, je ne ſuis pas bien encore revenu de l'etonement où ces changemens m'ont jeté; & je ne croi pas d'en pouvoir revenir ſitot.

Prince. Mais, que ditesvous de cete conſpiration generale de l'univers contre la France?

Duc. Je m'etonne de voir durer ſi lontems une ligue compoſée de tant de pieces raportées: je m'etonne de la force & de l'au-

l'audace de la France ; je m'etonne qu'on ait eté si lontems à ouvrir les yeux.

Prince. Mais aprez tout, quelle croiez-vous qu'en sera la fin ? car quoique la France ait toute la terre sur les bras, elle se defend courageusement ; je me la represente comme un loup, qui ataqué de toutes parts d'une mute de chiens ; reçoit & rend quantité de bons coups.

Duc. Ce loup, à la fin sera acablé & il sucombera. Nulle violence n'est de durée. Vn Roiaume sans comerce, s'épuize à la fin. N'aiant plus le nerf de la guérre, il tombe en paralisie.

Prince. La France a des ressources admirables. Elle invente de nouvelles charges. Elle suce le Clergé. Elle contraint la Noblesse. Elle pille l'or & l'argent des Eglises. Elle hausse la monoie.

Duc. Tout celà sont des sincopes d'un malade qui fait les derniers eforts.

Prince. Ne conseilleriezvous pas à Louis XIV. de faire de bonne heure la paix ? ne vous etonnezvous pas qu'il n'i travaille pas ?

Duc. Il n'i travaille que trop ; mais qui en sera le mediateur ? tout le monde est contre cet Ismael, comme il est contre tout le monde. Il lui seroit conseillable sans doute de faire la paix ; tandis qu'il a encore des forces, il poura esperer des conditions avantageuses, ou moins rudes ; s'il atand qu'il soit epuizé, on lui donnera la loi.

Prin-

Prince. Qui gagne tems, gagne vie. Il eſpere de voir ce qu'il a toujours vu, ſavoir de voir la ligue ſe diſſoudre. Il gagne tout, s'il peut detacher un membre ou deux. Il ſe flate que celà arrivera bientot; & c'eſt cette eſperance, qui lui fait faire de ſi grans efforts.

Duc. La foibleſſe de l'Eſpagne, a ſauvé l'Eſpagne. Les Holandois, ſont les aliez des Eſpagnols, il eſt vrai, mais comme les Holandois ſavent qu'ils ont deſobligé leur Roi en s'erigeant en Republique, ils n'aiment pas de le voir en etat de les remetre au premier pié. Ils ſe ſont fort peu ſouciez, ſi la Belgique etoit rognée; ils n'en faiſoient que rire dans leur cœur, quoiqu'ils fiſſent à l'exterieur; mais des qu'ils ont vu que les Eſpagnols etoient au deſeſpoir, & que pour ſe vanger de leurs amis ſimulez, ils etoient prets à laiſſer perir la Belgique, ils ont ouvert les yeux, & ſentant bien que la perte des Eſpagnols entraîneroit la leur, ils ſont venus à leur ſacours.

Si la foibleſſe de l'Eſpagne a ſauvé l'Eſpagne, la force de la France perdra la France. Les Aliez voient que tous enſemble ils ne peuvent la donter; ils concluent qu'ils pouront moins le faire etant ſeparez; & que s'ils etoient aſſez ſots que de le faire, ils ſeroient en proie au vainqueur. De-là vient que le nombre des Aliez, bien loin de diminuer, s'augmente tous les jours; & je ne doute pas qu'à la fin tout le

monde ne s'uniſſe pour metre à la raiſon la France, qui pretend d'i metre tout le monde.

Prince. Savezvous que la Savoie s'eſt jointe ?

Duc. Un Savoiard venu depuis quelques jours ici, m'en a aſſuré. Que penſezvous, Prince de ce nouvel Alié ?

Prince. C'eſt un Italien. C'eſt tout dire. La France ne s'atandoit pas à tant de fineſſe. Elle avoit neamoins lieu de s'en douter : car ce Duc, la jouée en refuſant l'aliance de Portugal. La France croioit d'en faire ſa dupe. Elle penſoit que l'eſperance d'une couronne lui feroit paſſer la mer ; & qu'il abandoneroit ſans peine le Roiaume titulaire de Chipre, pour avoir en efet celui de Portugal. Et qu'ainſi la France s'uniroit la Savoie pour pouvoir ranger toute l'Italie. La mere & l'epouſe du Duc, bonnes Françoiſes, n'auroient pas manqué de lui preter les mains. Le Duc a ſenti celà. Il a pris la fille de Monſieur pour contenter & pour amuſer la France.

Duc. Je m'etonne que la France ne l'ait pas plus menagé.

Prince. Elle ſavoit qu'il avoit paſſé un traité ſecret avec la Maiſon d'Autriche.

Duc. Si elle l'a ſu, pourquoi ne l'atelle pas acablé ? pourquoi lui atelle donné le tems de s'armer, & de recevoir des ſecours ?

Prince. Ce Duc adroit a trouvé le ſecret de

de l'amuſer; en gagnant tems, il a gagné vie. Vous allez voir que la France recevra ſa plus grande plaie de ce coté là. Les Auſtriens voiant qu'ils ne peuvent pas proſiter en la Belgique, i entretiendront des forces capables de tenir la France en haleine, & de l'obliger à i nourir de grandes armées, ils enverront de groſſes ſommes & de groſſes troupes en Savoie. Le Daufiné eſt ouvert. Les Vaudois qui ramaſſent tous les mecontens de France, & les proteſtans, etant gens qui n'ont rien à perdre, & beaucoup à gagner, porteront le fer & le feu au cœur de la France, & ils la feront chanter.

Duc. Les autres Princes d'Italie, qui n'oſoient ſe declarer tandis que le Duc de Savoie balançoit, leveront le maſque. Les Suiſſes & les Venitiens le ſoutiendront tant qu'ils pouront pour avoir une bariere. Les Venitiens ſavent que la France s'eſt vantée de paſſer ſur le ventre des Savoiards pour aller à eux, & pour les obliger, pour le moins, à faire une paix ſeparée avec la Porte. Comme ils ne ſont pas d'humeur à ſe laiſſer morguer, ils preteront la main à la Savoie ouvertement ou en câchete.

Prince. Les Suiſſes ſe laſſent d'entendre que tout le monde leur reproche d'etre des marchans au plus ofrant. Ils comencent deja de dire, qu'ils ont aſſez de la France pour paſſer le reſte de leurs jours; qu'il eſt tems qu'ils facent les genereux, & qu'ils

otent Huningue, cete lunette d'aproche, qui les obſerve ſi incommodement. Tout le monde leur reproche qu'ils ſont les ſeuls, la cauſe, que la France ne plie pas. Ils l'avouent dans leur cœur; & ils vont ſe donner la gloire d'avoir obligé la France à la ſoumiſſion, en entrant les derniers dans la ligue.

Duc. Le Duc de Lorraine eſt mort.

Prince. Le Duc de Baviere vit encore, Mais aprez tout, ſi j'etois de l'Empereur; je ferois la paix avec les Turcs.

Duc. Et moi pas.

Prince. Pourquoi?

Duc. Quel avantage dans le fond en auratil; l'Empire Ottoman eſt tout deconcerté. Une armée de 30000. Alemans, l'efraie, le pouſſe, le renverſe. L'Empereur tire de groſſes contributions. La Hongrie eſt ſi eloignée des limites conquiſes, qu'elle fait ſes vignes comme en pleine paix. Bude & Belgrade ſont deux boulevars, qui le tiennent en ſecurité. Si l'Empereur fait la paix, il faudra qu'il renonce à Conſtantinople où il eſt en paſſé d'entrer. Comme les Turcs font la guerre en tout tems, il ſera obligé d'avoir en pié pour le moins autant de troupes, qu'il en a preſentement. Il n'aura plus de contributions. Les François, aprez meme une paix generale, ne ſe laſſeront jamais de brouiller la Hongrie, afin de ſe vanger. Ainſi l'Empereur ſera obligé de fortifier toutes ſes places, & me-

me

me celles qui ne ſont pas limitrofes, & d'i entretenir de fortes garnizons, ce qui ſe montera à une furieuſe depence. Au lieu qu'en nourriſſant la guerre, il en eſt quite pour un 30000 hommes, & qu'il eſt à la veille de voir le Prince de Bade arborer la Croix à Conſtantinople. Non, non, il faut pouſſer le Turc hors de l'Europe, & laiſſer entre lui & le Cretien un beau grand foſſé qu'il ne repaſſe pas aiſément.

Prince. Ne vous etonnez pas que je paſſe ſubitement de Conſtantinople à Londre, mon ſang m'i apele. Que dites vous de ce coup de maitre, que mon petit fils Guillaume vient de faire?

Duc. Je l'admire moi, qui admire ſi peu de choſes. On vous ſurnomoit le Taciturne. Votre ſilence vous a profité. Le ſecret eſt l'ame des grandes choſes. Votre petit fils a herité celà de vous. Il a ſi bien caché l'afaire d'Angleterre qu'on n'a ſu ſon entrepriſe qu'aprez ſon execution. Je loue ſa pieté. Il ne tenoit qu'à lui de ſacrifier ſon beaupere. Il en a uſé en bon gendre. Si le Roi Jaque eſſaie de ſe relever en Irlande; il eſt bien naturel. La pourpre eſt une chemiſe dont on a bien de la peine à ſe depouiller. La France lui a conſeillé d'i retourner. Elle l'i fomente. Mais c'eſt ſa perte. Mes Eſpagnols n'ont jamais eté ſi politiques qu'en amuſant les forces de terre & de mer de la France avec 3000 mouſquetaires à la Scaletta en Sicile. Les François ont vu le jour,

mais tard. Ils ont envoié la Feuillade pour cesser d'epuizer la France dans des escarmouches, & dans l'entretenement des ingrats rebelles, qui etoient sur le point de lui faire chanter complies d'une maniere aussi funeste qu'ils lui avoient fait chanter vepres. Il en sera de meme de l'Irlande. La France s'i epuisera. Schomberg i escarmouchera; & à la fin la France dira au bon Jaque en haussant les epaules, qu'il vaut mieux en laisser perir un que deux.

Prince. Je viens de fremir.

Duc. D'où vient?

Prince. On vient de me dire que mon petit fils le Roi Guillaume etant passé en Irlande pour la sujuguer & pour en banir le Roi Jaque, ses enemis ont profité de son absence.

Duc. Il devoit s'y atandre; & je ne doute nullement qu'il ne se soit precautioné.

Prince. Vous avez sujet de le supoſer; il etoit de sa prudence de le faire; & il l'a fait. Mais outre celà le Ciel a du s'en meler; jamais il ne se pratiqua de plus horrible trahizon. Le Duc de Clarandon oncle maternel de la Reine Marie ma petite fille; s'est fait chef de la conspiration. Les Presbiteriens fachez de ce que le nouveau Roi s'est declaré Puritain, se sont liguez avec lui.

Duc. Que me dites vous là? Je croiois que son trone fut inebranlablement etabli.

Prince. Cela ne fera que l'afermir. Clarandon, plusieurs Milords & six Eveques com-

complices sont à la Tour de Londre où ils passeront mal leur tems.

Duc. Quel etoit leur dessein?

Prince. D'enlever la Reine regnante, & de la faire passer en France sur les Navires de quelques Capitaines gagnez par ses enemis.

Duc. C'etoit sans doute en cete vue que la Flote Françoise etoit entrée dans la Manche. Je ne croi pas qu'elle s'en retourne sans avoir eté ataquée des Anglois, quoiqu'ils ne soient pas si forts. L'adresse & l'experience supleront à leur nombre.

Prince. Que font les Moscovites à l'heure qu'il est?

Duc. La Moscovie est un Caos où l'on ne void goute. Il i a quelque tems qu'on nous raportoit que tout i etoit en alarme & en armes; presentement on ne parle plus de rien.

Prince. On continue à dire qu'ils ont de grandes forces, & qu'elles feront une puissante diversion pourque les Tartares veillent à leurs frontieres, sans songer à la Bulgarie. Le Prince Louis de Bade, en est si en repos, qu'il fait assieger Nicopoli. Si l'envi prend aux Turcs de le secourir; c'est justement ce que ce Prince guerrier cherche. Les aiant en raze campagne, il leur aprendra leur metier. Si le Ciel le rend victorieux, adieu Constantinople, il n'i a plus de forteresse qui lui face tete. La Romanie fournira ses delices au Soldat vainqueur. Constantinople ouvrira ses portes; & les plus eclairez en sont tellement persuadez,

qu'ils font dejà paſſer leurs principaux effets à Alexandrie, & aux autres places fortes au delà de la mer.

Duc. Il i a une eſpece d'enſorcelement dans les Turcs. Leur convenance eſt d'avoir la paix; les Imperiaux ne ſont pas contre, & peutetre qu'ils la ſouhaitent auſſi pour pouvoir decharger toutes leurs forces ſur la France; & neamoins, elle ne ſe fait pas.

Prince. La France l'empeche dans la perſuaſion que cete guerre fait une vaſte diverſion; mais elle ſe trompe. L'Empereur en devient tous les jours plus puiſſant; il range tous les ans pluſieurs belles Provinces ſous ſes loix; & neamoins il ne laiſſe pas de faire puiſſamment la guerre en Alemagne, & meme d'envoier du ſecours à ſes Aliez; temoins les 6000 Alemans que le Prince Eugene de Savoie conduit contre Catinat.

Duc. Cete fatalité des Turcs me fait conclure que Dieu veut donner à Leopold l'Empire d'Orient, comme malgré lui, puiſque toutes les demarches que font les Turcs pour l'en eloigner, ne font que l'en aprocher.

Prince. Que fait la Pologne cependant?

Duc. La Pologne? Elle revient de ſes bevues. Jean III avoit aquis une gloire imortele à Viene; mais il a fletri ſes lauriers en diſcontinuant ſes victoires.

Prince. Il me ſemble que l'Empereur devoit un peu plus le menager. Aprez tout, il avoit fait beaucoup en conduiſant une belle armée de Cracovie à Viene. Quel mal,

ſi l'Empereur avoit donné ſa fille au Prince Jaque ? Ce refus a refroidi la Reine ; de ſorte que depuis la levée du Siege de Viene, les Polonois ne font que ſe faire batre.

Duc. Le Pape Innocent a donné un levier d'or pour faire rouler cete armée. Les coups ſont pour eux. L'Empereur peut bien s'en paſſer. Il ſufit qu'en ſe tenant ſur leurs gardes pour eux memes, ils aretent les Tartares. S'ils s'avançoient davantage, peutetre que l'Empereur n'auroit pas ſi bon marché de la Tranſilvanie, de la Moldavie & de la Valachie. Il faloit faire dez lontems ce qu'on va recomencer. Il faloit digerer & oublier le preſent qu'on avoit fait de l'Archiducheſſe au Duc de Baviere. Qu'aton gagné en voulant ſe vanger ? On s'eſt decrié ; on a ruiné la Pologne ; on s'eſt fait railler : car aprez tout, on eſt bienaiſe de ſe racomoder avec Viene & de demander la Cadete de l'Imperatrice.

Prince. Je juge que c'eſt ſagement fait pour la Pologne. La Reine comme Françoiſe & comme altiere s'eſt vangée depuis le Siege de Viene, en aretant le ſabre de ſon Epoux ; mais comme adroite & ambitieuſe, elle a jugé que les Auſtriens formant la cabale la plus puiſſante, elle n'auroit jamais de ſa poſterité ſur le trone, amoins qu'elle ne les gagnat. Elle en a trouvé le moien en mariant ſon ainé avec la Princeſſe Hedvige Iſabelle de Neubourg.

Duc. Tout celà eſt beau & bon. Les Au-

ſtriens ont le gout fin. Ils ſentent fort bien que la Pologne ne fait cete recherche, qu'aprez avoir vu qu'on refuſoit le daiz au Prince Jaque; pour marquer qu'on n'etoit pas determiné à le faire monter ſur le trone de ſon pere; & que dans l'eſperance que les Auſtriens metront la Princeſſe de Neubourg ſur le trone, & que par la meme voie, le Prince Jaque l'i acompagnera. Mais il ſe poura faire que le Prince Jaque ait la Princeſſe de Neuboug, & qu'il ne ſoit pas pour celà Roi de Pologne. Le tems nous fera ſages.

Prince. Vous avez raiſon. Le Prince Charle qui a epouſé la Ducheſſe de Radzivil eſt charmant; les Polonis le voient volontiers, & il pouroit bien ſe faire qu'on elevat le frere au prejudice de la ſœur. En ce cas, les Sobieski auroient un pié de nez.

Duc. Le tems nous fera ſages. Mais j'augure que le Prince Charle aura bonne part à l'election. Un beaufrere Empereur, les Rois d'Eſqagne & de Portugal, un Electeur Palatin, un Prince de Parme beaufreres. Des Electeurs de Baviere & de Cologne pour proches parens, ſont de forts partis. Les Polonois ſont epouvantez de la nombreuſe Genealogie des Sobieski; ils ont peur que les richeſſes du Roi Jean III n'aient voulu rendre la courone hereditaire en ſa maiſon; ils craignent que les Sobieski & les François n'ocupent les premiers rangs à leur excluſion. Ils verront, au tems de l'election, qu'en

qu'en choisissant le Prince Charle, ils n'entrent dans aucune de ces aprehensions, & qu'ils s'alient les puissances les plus redoutables de la terre, encore un coup, le tems nous fera sages.

Prince. Depuis que Henri III a quité les Polonois, ils sont fort degoutez de la France. Ils sentent que la vangeance de la Reine d'aujourd'hui a rendu leur nation contemtible; parcequ'elle est demeurée les bras croisez, ou qu'elle s'est laissée batre & sacager depuis le siege de Viene, sans avoir autre recompense que de la raillerie des Aliez, qui se moquent de sa letargie, tandis qu'ils font de glorieuses conquetes par mer & par terre; & ils aprahendent que les enfans, chassant de race, ne les replongent dans les memes malheurs.

Duc. Laissons là les Polonois, revenons en la Belgique, qui a eté autrefois nostre comun theatre. L'on n'i va que d'une aile. Les armées amies & enemies la ruinent egalement.

Prince. Laissez faire mon petit fils le Roi Guillaume. Dez qu'il aura subjugué les pauvres Irlandois, il visitera les cotes de France. Alors vous verrez beau jeu.

Duc. On s'impatiente de voir cete decente. Et les Belges Espagnols qui tienent que les Orangers ont toujours au cœur un morceau de l'ancien Levain, n'en reviendront jamais amoins qu'ils ne voient les Anglois & les Holandois sur les cotes de France. Il ne

faut pas s'amuſer à de gros ſieges. La France n'aime pas mieux. C'eſt dans ce deſſein qu'elle a fortifié ſes frontieres, & qu'elle a envahi tout ce qu'elle a pu du bien des autres. Elle s'etudie uniquement à eloigner l'enemi du cœur du Roiaume. Elle ſe vante qu'elle a amuſé de puiſſantes armées, avec Maience & Bonne; qu'elle en fera de meme de Filipeville & de Maubeuge; qu'aiant perdu ce qu'elle a perdu, elle a perdu ce qui ne lui apartenoit pas; & qu'aiant encore perdu, elle n'en ſera pas plus pauvre de ſon fond, puiſqu'elle ne perdra que ſes uſurpations. Elle a raiſon; pour la donter, il faut s'i prendre d'un autre air. Il faut s'ouvrir un chemin au cœur de la France. Tandis qu'on i mangera, la pauvre Belgique reſpirera. Les Proteſtans qui n'atendent que cete penetration, tendront les bras à ſes bienvenus pour reprendre leurs biens & leur liberté. Les Mecontens ſe ſerviront de la conjoncture; la France epuiſée criera au meurtre & elle obligera ſon Roi à la paix.

Prince. Quelle paix pouraton faire avec lui? Il ſe moque des Traitez. Il a rompu ſous des pretextes frivoles, la Treve de vingt ans, qu'il avoit luimeme deſſinée, & qui ne faiſoit que comencer.

Duc. Il faut la faire avec ſon fils, qui promet plus de foi. Ou il faut reduire le pere ſi bas, qu'il ne ſoit plus en etat de s'en relever. Il n'i a pas beaucoup de negociations à faire; il faut preſenter à la France le Traité

de

de Vervins, & l'obliger à le ſigner. Avec celà tout ſera calme. Et les bons François meme, qui s'epuiſent par les nouvelles conquetes & par les intrigues des Miniſtres, ſeront fort aiſes qu'on leur procure le repos.

Prince. De la maniere qu'on nous dit que Louis XIV eſt fait, il aura bien de la peine à en venir là.

Duc. On le ſait; il ne cedera qu'à la force. Les Aliez le ſentent bien, c'eſt pourquoi ils ſe metent en etat de lui faire recevoir leurs loix.

Prince. On eſt encore bien loin de là: car je viens d'aprendre qu'il s'eſt donné un combat le premier Juillet 1690 à Fleuru petite ville entre Charleroi & Namur, où mes bons Holandois ont eu du pis.

Duc. Cependant, ils ſe batoient ſi bien quand ils ſe batoient contre moi.

Prince. Que voulezvous; la longue paix les a ralentis.

Duc. Leur perte eſtelle grande?

Prince. Elle eſt egale à celle des François, qui n'ont eu que l'honeur du champ de Bataille; dont neamoinsils n'ont pas eu les depouilles. Pimentel Gouverneur de Charleroi, a repris quelques pieces de Campagne que mes amis avoient laiſſées, il a reconduit pluſieurs pontons & pluſieurs chariots de munitions; car pour du bagage, ils n'en ont pas perdu. Les Françoisbien loin de profiter de leur petit avantage, ont perdu les chevaux de leur Artillerie, qui ont eté

conduis en partie à Namur, en partie à Charleroi. Leurs principaux Oficiers i ſont demeurez.

Duc. J'ai oui dire qu'il n'etoit rien de mieux dicipliné que l'Infanterie Holandoiſe; s'eſtelle oubliée à Fleuru?

Prince. Point du tont. Elle i a fait des miracles, & ſi la Cavalerie l'avoit ſoutenue, la France etoit perdue: car cete armée etoit toute ſa reſſource, & elle n'avoit aucune retraite que la Sambre à repaſſer.

Duc. Ce petit avantage les aura rendu orgueilleux.

Prince. Je veux le croire.

Duc. En ontils profité?

Prince. Point du tout. Ils ſe ſont morfondus ſur le bord de cete Riviere; Waldec va les trouver en Flandre.

Mais je vois venir, un Matelot Anglois & un Soldat Hibernois qui parlent d'un combat egal en la manche, & de la deroute totale du pauvre Roi Jaque, & meme ils diſent qu'il a abandoné l'Irlande, & qu'il s'eſt ſauvé en France, mais que le brave Schomberg i eſt tué; je m'en vai les interroger. Demain nous ferons de leur recit le ſujet de notre entretien.

Duc. J'en ſuis content, Adieu Prince.

FIN.

SECOND ENTRETIEN DU DUC D'ALVE ET DU PRINCE D'ORANGE, Morts au Siecle passé.

II. ENTRETIEN DU DUC D'ALVE ET DU PRINCE D'ORANGE, MORTS AU SIECLE PASSE'.

PRINCE D'ORAN. JE vous garde ma parole ; j'avois promis de vous revoir, & de vous raconter ce que j'aprendrois des nouveaux venus de l'autre monde, je viens m'aquiter de ma promesse. Je fus ce matin au rivage du Stix pour voir les passagers que Caron metroit à bord ; j'en ai pratiquez de toutes les sortes, & j'ai le gousset assez bien fourni de nouvelles.

Le Duc d'Alve. J'eus le meme envi, mais comme il me survint de penser que cete impatience etoit contre la gravité Espagnole, je laissai passer la matinée, & sous pretexte de

de la promenade, je fus aux endroits où les nouveaux passagers devoient se rendre, assez content d'entendre ce qu'ils diroient, ou de les interoger comme par rencontre.

Prince. Diable soit la gravité Espognole ! faites vous encore ici des grimaces ?

Duc. Ne vous echauffez pas, Prince, vous me disiez hier, à l'ocasion de vos signes de croix, qu'on ne s'oublie pas aisément de ses ancienes habitudes.

Prince. Vous avez raison. Il m'importe fort peu, que ce soit de bond ou de volée, pourvuque vous me serviez d'agreables nouveautez, comme j'ai envi de vous en regaler à mon tour.

Duc. Voilà parler en franc Holandois. Nous avons par bonheur partagé la journée ; si nous eussions eté tous deux le matin, ou le soir, nous ne pourions rien aprendre l'un de l'autre.

Prince. Ne m'obligez pas à citer d'où je tiens ce que je vous dirai.

Duc. Celà ne feroit que nous embaraſſer. Contez sur moi, comme je conte sur vous.

Prince. Le Duc de Schomberg etoit à la tete des passagers. Il me raconta comment mon petit fils le Roi Guillaume avoit passé la riviere de Boine ; comment il avoit chassé le Roi Jaque de l'Irlande, & comment il s'etoit rendu Maitre de tout ce Roiaume, qui lui etoit venu aporter ses clefs. Qnand Schomberg me fit ce recit, Cesar s'ota le laurier de la tete, & il le jeta par depit.

Le

Le Prince de Condé mit la main à la poche ; & il prit un peu de tabac en poudre pour paſſer melancolie & fantaiſie.

Duc. D'où vint ce chagrin à ces Illuſtres ?

Prince. Ils s'en ſont declarez eux mêmes à des gens qui me l'ont raporté. Ceſar eſt honteux d'avoir eté tant vanté de ſon paſſage du Rubicon, qui n'eſt qu'un ruiſſeau en comparaiſon du Boine ; & qui n'etoit pas bordé de canons comme le fut celui du Boine. Le Prince de Condé avoue d'avoir paſſé le Rhin ſur une barquete à la derniere conquete de la Holande ; mais il admire que mon petit fils paſſe à cheval le large & le formidable Boine, nonobſtant les bordées foudroiantes du rivage opoſé. Je m'etone, Duc, que vous ne témoigniez pas plus de ſurpriſe au recit d'une action ſi heroïque.

Duc. Je vous dis hier que je n'etois point admirateur. Ce Boine ne me ſurprend pas, parceque j'ai paſſé l'Elbe qui vaut plus que le Boine, nonobſtant l'Armée Proteſtante qui s'etoit fortifiée à Mulberg ; armée qne je batis, aprez avoir franchi le paſſage.

Prince. Je ne m'en ſouvenois pas. La joie ofuſque la memoire. Je donne preſentement dans votre indiference. Mais aprez tout, il faut que vous m'avouiez que mon petit fils a fait une action bien hardie.

Duc. Je lui fais juſtice. Il eſt grand Capitaine, & il eſt grand Soldat. Et s'il ne s'enhardit pas trop, il va tailler bien de la beſogne à la Renomée qui devra faire faire de

de nouveles trompetes pour chanter ſes victoires.

Prince. Je vois de grandes diſpoſitions à ce que vous augurez : car des Belges venus tout fraichement ici, m'aſſurent qu'il eſt atandu en la Belgique pour ſe metre à la tete des armées qui i ſont.

Duc. Voilà le moien d'i reuſſir. Il faut des ſubalternes dans toutes ſortes d'entrepriſes, mais il faut toujours un Chef à qui tout ſe raporte. Le manque de cete unité a detruit l'union; & la deſunion eſt la ſource des mauvais ſuccez. Tout ce que je crains, eſt que la Religion n'en patiſſe.

Prince. Ne vous en tourmentez pas. Ce n'eſt ici qu'une guerre d'etat. Et quand bien meme la Religion i auroit quelque interet, vous ne devriez pas vous en alarmer. La Religion n'eſt qu'un manteau, l'interet eſt l'ame qui anime tous les deſſeins.

Duc. Cependant il me ſouvient que lors que le Duc d'Arſcot vint vous prier de vous acomoder avec les Catoliques, vous lui repondites que vous aviez le cœur auſſi chauf, c'eſt à dire, auſſi Calvin, que la tete.

Prince. Vous avez bonne memoire. Dans le fond j'ai voulu dire que le Calviniſme ſervant de pont pour parvenir à mes fins, je voulois m'i atacher inſeparablement. Il n'i a plus rien à deguiſer préſentement. J'etois bon Catolique en mon cœur; mon vrai Calviniſme etoit le trop grand credit

du

du Cardinal de Granvele, les rigueurs que vous aviez exercées sur les Egmond, sur les Horne, & sur les Batenbourg, & le desir d'etre souverain en Holande.

Duc. J'entens deriere nous un guerrier qui nous interomt. Qui est-ce?

Prince. C'est le Prince de Condé du tems de la ligue, qui dit que j'ai raison, & qui confesse qu'il étoit si peu attaché au Calvinisme, qu'il se seroit refait Catholique du moment que le Duc de Guise se seroit fait Huguenot. Que l'ame de toutes ses guerres avoient été le trop grand credit des Guizards, & l'indignation de voir le premier Prince du sang éloigné du Gouvernement.

Duc. Mais n'est-ce donc pas pour la Religion que le pauvre Roi Jaque est detroné?

Prince. Il n'est rien moins; s'il avoit toujours demeuré bon Anglois, il seroit encore sur le trone. Il a perdu son propre bien pour avoir vendu le bien des autres. Mon petit fils le Roi Guillaume l'a laissé en repos tandis qu'il ne s'est pas ligué avec la France, quoiqu'il avançat les Catoliques. Et tout le Roiaume lui a envoié ses remercimens particuliers au tems qu'il retablissoit les Jesuites au cartier de Savoie, & que la Religion Catolique marchoit au milieu de Londre la tête levée; les peuples n'ont songé à faire venir d'Holande le Prince d'Orange, qu'aprez qu'ils ont vu, que le Roi Jaque bien loin de se repentir d'avoir sacrifié Luxembourg & quantité d'autres

places,

places ; bien loin de se rendre garant de la Paix de Nimegue, caractere dont il étoit revetu, faisoit des ligues secretes avec la France ; qu'il laissoit prendre Filisbourg au beau milieu de la Treve, & qu'il partageoit la Belgique avec Louis XIV. Voilà proprement ce qui lui a secoué ses trois Couronnes. Voiez-vous que mon petit fils le Roi Guillaume inquiete les Catoliques, & qu'il face des Martirs ? point du tout. Que les Catholiques ne remuent pas & qu'ils ne troublent pas l'Etat, il les laissera en repos. Les trois Roiaumes Insulaires en sont bien persuadez ; c'est pourquoi ils se rangent avec tant d'ardeur sous son empire.

Duc. Vous avez raison ; mais la France crie au meurtre ; elle reproche aux Autriens leur relachement en matiere de Religion, elle remplit de ses cris toutes les Cours des Princes Catoliques, & sur tout celle de Rome ; & à l'entendre, la Religion Catolique va perir en Europe.

Prince. Ce sont des amusemens ordinaires de la France. Elle enrage de voir que les Autriens aient ouvert les yeux, & qu'il ne lui soit plus permis de profiter de son zele. Jusqu'ici les Autriens ont perdu pour avoir voulu être trop Catholiques. A force de vouloir trop fortement la Holande Catolique, ils ont perdu & la Holande & la Religion. Soufrez que je vous le die, Duc, si vous avez été un peu trop vite en besogne. Un peu de moderation auroit conservé la

Holan-

Holande à Filipe II, & la Holande à la Religion.

Duc. Tout le monde me l'a reproche. J'ai cru bien faire ; à la vuë des heurez ſuccez de l'Inquiſition d'Eſpagne, je me ſuis imaginé, que la rigueur conſerveroit la Religion en la Belgique.

Prince. Les eſprits des Belges ſont autrement bâtis que ceux des Eſpagnols. Ils ſont enemis de la contrainte, & ils feront des choſes qu'ils deſaprouvent eux memes dans leurs cœurs, pour faire voir qu'ils ſont libres, & qu'ils ne veulent pas qu'on les contraigne.

Duc. J'avoue que ſi j'euſſe un peu mieux conu la nature du climat, j'euſſe changé de metode. Mais que répondriez vous, ſi vous vouliez ſatisfaire aux reproches que la France fait aux Auſtriens?

Prince. Vraiment, c'eſt bien à faire à la France de parler de Religion, elle qui fomente le Rebelle & le Renegat Tekli, elle qui envoye des millions pour obliger la Porte à continuer la Guerre contre les Crétiens, elle qui empeche que la Croix ne ſoit arborée à Conſtantinople, elle qui ſe ligue avec les Algeriens, elle qui morgue le Pape avec ſa Regale & avec ſes Franchiſes. Elle croit voir une paille dans l'œil des Auſtriens, & elle ne voit pas une poutre dans le ſien propre. Pour vous convaincre que la Guerre preſente n'eſt pas une Guerre de Religion, mais de Region; que les Princes Proteſtans

ſe

se presentent à la France, vous verrez si elle les recuse; vous verrez si elle ne les embrasse pas de tout son cœur; n'abime-t'elle pas des trésors pour retenir les Suisses Luteriens à sa bienseance? A-t'elle rien épargné pour alumer la Guerre entre les Puissances du Nort? Et manque-t'elle d'envoier regulierement la pension aux Danois & peutetre aux Suedois?

Duc. La France fait grand bruit de ce qu'elle a chassé les Huguenots.

Prince. Elle en est au repentir, & les avances qu'elle leur fait pour les r'avoir, nous persuadent qu'elle ne les a chassez que de crainte d'avoir des enemis dans le cœur de l'Etat, & dans la persuasion qu'avec le Roi Jaque, elle pouroit leur faire tête hors du Roiaume. La Religion Catholique est aussi Religion en Hongrie qu'en France, & l'on ne passera jamais pour bon Catolique tandis qu'on détruira la Religion en Hongrie au meme tems qu'on fait mine de la construire en France.

Duc. Mon Dieu! qu'il i a de plaisir d'avoir quité son corps, & d'étre passé en ce Monde! Que l'on i change de sentiment! Qu'on i a de lumieres! Qu'on i a de desintereſſement!

Prince. Mais il faut vous faire sauter aux yeux cete verité; l'infinité de Protestans qui sont en la Belgique, en trouble-t'elle la Religion? S'aperçoit-t'on seulement qu'ils i soient? Celà est si vrai qu'on ne sait distin-

distinguer un Catolique d'un Protestant. Tout le Monde veut abaisser la France pour la ranger. Voilà l'ame de la Ligue universelle. On ne songe point à la Religion. Chacun i vit comme il l'entend. Et même ce qui est prodigieux, les Protestans maintienent la Religion Catholique.

Duc. Holà, Prince, celà tient du paradoxe.

Prince. Donnezvous un moment de patience; & ne me condamnez pas sans m'avoir oui. La France a voulu metre Furstembergh sur le Trone de Cologne, malgré le Pape Innocent XI. Qui a maintenu les droits du Pontife? Les Protestans & sur tout l'Electeur de Brandebourg, qui a pris Bonne siege ordinaire de l'Archeveque de Cologne; & qui l'a remis entre les mains de son Maitre legitime.

Duc. Je me rens. Celàe clair comme le Soleil en son midi. Permetez moi encore un coup d'exclamer sur les ressorts de la Divine Providence, qui se sert des moiens si opoſez pour ariver à ses fins; qui se sert des enemis de son Eglise; pour conserver l'integrité de son Eglise. Voilà presentement tous mes scrupules levez.

Prince. Je vous ai dis le capital de ce que Schomberg nous est venu raconter. Faites-moi la grace de me dire ce que vous ont apris ceux qui sont ici arivez aprez midi.

Duc. Fort volontiers. Le Marquis d'Oquincour etoit à la tete de cete seconde bande

de de paſſagers. Il me racontoit commequoi Lauzun s'etoit enfui d'un côté avec ſes François, pendant que Tirconel s'enfuioit de l'autre. Durant ſon recit il nous arriva une etrange avanture. Un Badaut, qui venoi de paier ſon naulage à Caron, entendant la matiere ſur laquelle nous nous entretenions, vint nous interrompre tout eſouflé. Vous ne ſavez rien, nous dit-il, Meſſieurs. Le Roi Guillaume eſt mort de ſes bleſſures. Cete nouvelle nous jeta tous dans une conſternation aſſommante.

Prince. Je me pame de peur; hatez vous de me faire vivre ou mourir.

Duc. Vous vivrez : la fin eſt plauſible.

Prince. A la bonheur.

Duc. Ce Badaut aſſuroit d'avoir vu tout Paris en triomfe acauſe de la mort du Roi Guillaume. Il ajoûtoit qu'on doutoit autant moins de cete mort, que Loüis XIV meme l'avoit aſſurée, & qu'il avoit ordonné aux Comiſſaires des cartiers, de crier à pleine tete par toutes les ruës; levez vous, rejouiſſez vous, Pariſiens, le Prince d'Orange eſt mort. Auſſitot les Badauts furent ſur pié. On traîna l'effigie du Prince parmi les carfours, on lui fit ſon procez, on la jeta de pierres & de boue, enfin on la brula.

Prince. Je prie Dieu que l'original ne ſe reſſente d'aucun des outrages qu'on a faites à la copie!

Duc. Vous etes exaucé. Quoi que le Badaut jura par la Baſtille, par le Pontneuf,

par

par le carillon de la Samaritaine, par la Greve, par le petit & par le grand Chatelet, que ce qu'il racontoit etoit vrai, nous n'en voulumes rien croire.

Prince. Que vous etes honete ! Non, il n'en faut rien croire. Que fites-vous ?

Duc. Nous comandames à Mercure de demander à Caron s'il n'avoit pas passé le Roi Guillaume ? Il nous jura que non. Non contens de celà, nous l'envoiames visiter tous les coins & tous les recoins des Chams Elizées, pour voir s'il n'etoit pas caché quelque part.

Prince. C'est fort prudemment fait ; il se peut faire que le bon jeune Prince confus de son infortue, ait voulu passer sur la barque pour un homme du commun, & que Caron ne l'ait pas bien reconu. Qu'en a dit Mercure ?

Duc. Il nous est venu dire d'un air fleuri & epanoüi, que le Roi Guillanme n'etoit pas encore passé dans ce monde.

Prince. Vous me remetez l'ame au corps. Que ne tiens-je ici Mercure, je lui ferois present d'une bonne paire de talonieres, d'une nouvelle chapeline, & d'un caducée d'or : car l'honete garçon comence à etre honteux ; il i a si lontems qu'il s'en sert dans ses voiages, sans qu'il soit encore venu en l'esprit à persone de lui en donner de neufs.

Duc. Je loüe votre generosité ; ce joli Poste merite recompensé. Mais si vous te-

niez le Baudaut qui nous eſt venu regaler de cete facheuſe nouvelle, que lui feriez-vous?

Prince. Ce que je lui ferois? je le ferois metre en la place d'Ixion.

Duc. On vous en a epargné la peine. Durant que Mercure nous raportoit, qu'aiant tout fureté, il n'avoit pu rien découvrir du Roi Guillaume, & qu'aſſurement il etoit encore dans l'autre monde, il ſurvint un Anglois qui decida tout.

Prince. Je me meurs d'impatience d'aprendre le fond de la choſe.

Duc. Cet Anglois nous fit ſerment, foi de Milord, d'avoir vu le Roi Guillaume à Vital en parfaite ſanté. Il n'eut pas ſitot parlé, qu'une foule d'Anglois nous aſſurerent la meme choſe; & ce qui vaut plus que tout cela; des François recemment arivez, nous avouerent de bonne foi, que Paris etoit honteux de ſa trop grande credulité, & qu'il voudroit avoir racheté ſes inſolences pour beaucoup.

Prince. Je revis, je bondis, je triomfé! voilà comme la France amuſe ſes Peuples.

Duc. Elle a au moins celà de profit, qu'elle empeche le tumulte, & qu'elle leur fait avaler avec moins de peine les pilules des impots & des ſubſides qu'elle exige inceſſamment, juſqu'à l'ecorcherie.

Prince. Mais elle a celà de deſavantageux, qu'elle unit plus etroitement que jamais le Roi Guillaume à la ligue univerſ-

le

le, & qu'elle met des obſtacles inſurmontables à ſon acomodement. Oui, oui, le Roi Guillaume vit; & il vit pour faire enrager la France. Il lui prepare un excelent vomitoire pour lui faire rendre toutes ſes uſurpations.

Duc. Mais vous ne me demandez pas ce qu'on a fait de cet impertinent Badaut qui eſt venu alarmer & troubler tous les chams Elizées de cete fauſſe nouvelle?

Prince. La joie m'a tellement tranſporté, & elle m'a tellement ataché à mon cher objet, que je me ſuis oublié de ce malheureux. Mais enfin qu'en aton fait?

Duc. On l'a chatié exemplairement. Par ſentence de tout les chams Elizées; il a eté condamné à recevoir cent bacules de l'aviron de Caron à qui il a penſé ſuciter une afaire, & autant de coups de baguete de Mercure, pour lui avoir donné tant de travail inutilement. De plus il lui a eté ordoné de repaſſer à Paris par le premier retour qu'Enée feroit en l'autre monde, de deſabuſer les Badauts, & de les aſſurer que toutes leurs lanternes ne pouroient pas trouver le Roi Guillaume aux chams Elizées, qu'ils n'ont pas beſoin d'yeux pour le voir à Londre, & que les plus Aveuglez des Quinzevingt n'i auroient beſoin que de leurs oreilles, puis que l'Angleterre, l'Ecoſſe, l'Irlande & toute la terre retentiſſent des aplaudiſſemens qu'on donne au jeune vainqueur.

Prince. C'eſt tresbien fait. Cet exemple ſevere fera paſſer aux autres l'envi de venir repaitre ces chams fortunez, de nouvelles infortunées. Duc, alons prendre l'Ambroſie qu'on nous prepare pour boire à la ſanté du Roi reſuſcité.

Duc. Allons-i, j'en ſuis content. Apres celà nous nous entretiendrons encore des afaires de l'autre monde.

F I N.

ENTRETIEN
DE
GUSTAVE ADOLFE
ROY DE SUEDE
Mort le 16. *Novembre* 1632.
ET DE
JEAN DE TSERCLAES
COMTE DE TILLI
Mort le 15. *Avril* 1632.

ENTRETIEN

De GUSTAVE ADOLFE Roi de Suede mort le 16. Novembre 1632.

ET

De JEAN DE TSERCLAES *Comte de Tilli mort le* 15. *Avril* 1632.

GUSTAVE. POur etre dans un lieu auſſi agreable que le ſont le chams Elizées, on i étoit trop particulier ; on comence à s'aprocher, & depuis qu'on a vu le Duc d'Alve & le Prince d'Orange dans ces lieux delicieux tete atete, il n'eſt rien qu'on ne doive atandre deſormais. Nos quereles n'ont pas eté perſoneles, & nous nous ſommes toujours traitez en gens d'honneur, quoique nous fuſſions en guerre.

Tilli. Nous autres Capitaines, qui par une faveur particuliere, n'avons pas bu de l'oblieux leté, afin de nous divertir de nos avantures paſſées, nous conſervons les bienſeances ; pour etre dans un lieu de plaiſir,

sir, on n'en est pas moins Civil. Comme j'ai toujours eu à cœur l'Urbanité, je la conserve ici. C est par cete courtoise conseillere que j'ai gardé jusqu'ici le silence. Les Seigneurs subalternes doivent garder des mesures, & atandre que les Rois les previenent. Il i a bien du tems que j'aurois franchi le pas & que je me serois melé dans vos entretiens, si je n'eusse pas eu ces egards d'honeteté.

Gustave. Vous etes toujours l'honete Tilli. Je m'atandois à cete modestie. Que dites vous de ce que les passagers de l'autre monde vienent iucessament nous en raporter?

Tilli. Je vous avoue que je suis quelquefois tenté d'i retourner, & que j'envie le bonheur d'Enée, qui à la faveur de sa bagueta d'or, a fait ce retour.

Gustave. J'ai cherché cete bagueta misterieuse avec plus d'avidité que le septre de Suede. Mais enfin il faut nous contenter, & atandre ce que l'Arbitre de ces faveurs en ordonera.

Tilli. Nous sommes heureux d'etre dans un Verger que les tristes habitans d'audessous de nous, nous en vient; si nous repassions en l'autre monde, il n'est pas à dire que nous aurions le bien de retourner ici.

Gustave. Vous parlez sagement à votre ordinaire. Notre curiosité pouroit bien nous couler cher; ainsi passons nous en.

Tilli. Supleons par la bouche & par les oreil-

oreilles ce qui manque à nos yeux ; il i a meme plus de plaisir à parler des choses qu'on ne void pas que de celles qu'on void ou qu'on a vues. La vue passagere a pris sa jouissance, au lieu que lors qu'on parle de ce qu'on n'a point vu, l'on se forme de belles images de ce qu'on entend, & qu'on a plus de plaisir dans ces fantomes qu'on n'auroit dans la realité des objets.

Gustave. J'en ai fait cent fois l'experience ; continuons la donc agreablement.

Tilli. Je vous voiois l'autre jour promener dans cete riche allée de Grenadiers avec votre fille, la Reine Cristine, je vous felicitois dans mon cœur le plaisir que vous preniez dans la conversation de cete chere Enfant que vous n'aviez vue qu'agée de 5. ans ; elle vous dit sans doute bien des raretez. Ne lui reprochates vous pas qu'elle avoit abandoné les trois courones, que vous lui aviez laissées ?

Gustave. Je le lui reprochai ; mais elle me répondit sagement, qu'elle avoit quité une couronne temporele de peur de perdre la courone eternele.

Tilli. Qu'il est glorieux de decendre du trone à ce prix ! a telle esté aussi heureuse à doner qu'à quiter la courone ?

Gustave. Egalement. Le Prince à qui elle l'a cedée, a toutes les qualitez roiales, & s'il avoit autant d'ambition que j'en ai eue, son courage & son esprit lui promettent la meme reputation.

Tilli. On m'a dit cependant que l'Electeur de Brandebourg, qui vint ici l'année passée, l'avoit pousſé vigoureuſement, & qu'il lui avoit enlevé ſes plus belles Villes.

Guſtave. Celà eſt vrai : mais la ſupercherie de la France en fut la cauſe ; elle l'engagea dans la guerre, & elle l'abandona malhonetement au beſoin. Au reſte, elle lui a fait rendre ſes places à la paix.

Tilli Lui a telle auſſi rendu ſon honeur ?

Guſtave. C'eſt ce que je ne ſache pas. Je ſai ſeulement que depuis lors, la Suede a quitté la France, & qu'elle s'eſt atachée à la ligue univerſelle.

Tilli. S'eſt elle declarée ? eſt elle entrée dans la ligue ?

Guſtave. Point encore, mais la France meme avoue qu'elle lui fait plus de mal dans ce fantome de neutralité, que ſi elle etoit ouverſement liguée : car elle profite des avantages de l'indiference, ſans avoir les maux & les dangers de la guerre. Dans cet etat, elle fait plus de mal à la France que ſi elle etoit manifeſtement confederée. Un ami ſimulé eſt plus dangereux qu'un enemi declaré ; la Suede jouit du comerce, & neanmoins au meme tems, elle envoie des troupes à l'Empereur, & des vaiſſeaux au Roi Guillaume.

Tilli. La France lui envoie telle encore ragulierement ſa penſion ?

Guſtave. Elle la lui ofre, mais je ne crois pas qu'elle l'accepte.

Tilli.

Tilli. Le Roi de Suede eſtil auſſi bien avec les Eſpagnols qu'avec les Imperiaux ?

Gaſtave. Tout auſſi bien. Les interets de ces deux Monarchies ſont ſi atachez, qu'on ne peut favoriſer l'une ſans favoriſer l'autre. Outre celà, on m'a dit que le Marqvis de Gaſtañaga Gouverneur de la Belgique, a le portrait en grand de ce jeune Monarque au plus bel endroit de ſon cabinet à Bruxelle.

Tilli. Qui aime la copie ne hait pas l'original. Je vois bien que la France a encore là un puiſſant enemi.

Guſtave. Elle le merite. Il ne s'eſt tenu à rien que la France n'ait brouillé les couronnes du Nort, au ſujet du Duc d'Holſtein-Gotorp, mais la reſolution martiale de mon jeune Roi a obligé le Danois à relacher.

Tilli. Les Alliez reçoiventils un grand avantage de cet acomodement ?

Guſtave. Tresgrand. Les Donois ont envoié une petite Armée qui a aidé le Roi Guillaume à chaſſer le Roi Jaque d'Irlande, & à ſe rendre maitre de ce troiziéme Royaume inſulaire.

Tilli. Le Roi de Suede protfieratil de s'étre atachéaux Alliez ?

Guſtave. Beaucoup : il r'aura ſon Duché des Deuxpons, & quantité d'autres choſes que la France ne lui auroit pas cedées, ſi l'on ne s'etoit bandé contre elle, ſi l'on ne avoit rangée à la raiſon, & remiſe à ſon

devoir ; & je ne doute pas que l'Empereur ne donne à la Princesse de Suede son jeune Roi des Romains.

Tilli. Ne vous en flatez pas ; la maison d'Autriche est trop catolique, pour donner le plus beau fleuron de sa courone à une Luteriene.

Gustave. Elle ne le donnera pas à une Luteriene. On va envoyer la jeune Princesse à Viene pour la faire elever dans la foi catolique.

Tilli. A ce prix, vous pouvez esperer que votre maison montera un jour sur le trone imperial.

Gustave. A propos d'Imperial, votre race atelle cesse dans l'Empire ?

Tilli. Non, graces à Dieu.

Gustave. Je ne croiois pas que vous vous fussiez marié : car l'on disoit de vous trois choses, savoir que vous n'aviez jamais omis la Messe, que vous n'aviez jamais tourné le dos à l'enemi, & que vous n'aviez jamais touché femme. Pource qui est de la Messe, votre pieté etois assez exemplaire pour n'en pas douter. Je repons du second point, & j'ai avoué ingenument, aprez votre mort, que j'etois quite de l'unique Capitaine qui me fut redoutable.

Tilli. On ne m'a pas dondé à faux la troisieme prerogative ; les Tilli qui restent ne sont pas mes enfans ; mais ce sont mes petits neveux, ce sont les fils d'Ignace de Tserclaes & de Françoise de Montmorenci.

Gustave. Sont ils en grand nombre, & vous valent ils.

Tilli. Il i en a encore deux dans le ſervice ; ce jeune brave, qui réve là bas dans cete alée de lauriers, eſt le Comte François, qui s'eſt diſtingué extremement dans la guerre Sainte, & qui eut le bras emporté d'un boulet de canon, quand les Imperiaux aſſiegerent, & qu'ils manquerent Bude.

Guſtave. Sans doute que c'eſtoit de lui qu'un Baſſa me parloit ; ce jeune Tilli, me diſoit il, etoit ſi brave, que toutes les forces Otomanes n'auroient pas eté capables de lui faire quiter l'epée ; c'eſt pourquoi, nous avons du emploier la force invincible du canon, pour la lui aracher en lui emportant le bras. C'eſt domage !

Tilli. C'eſt l'ordinaire : le Ciel jaloux, envie le meilleur à la terre, pour le tranſplanter ici.

Guſtave. Que font les deux autres ?

Tilli. Le Comte Claude eſt Brigadier dans l'armée de Holande ; Saxe-Mersbourg, Stirum, Tilbourg & Berlo, ces heros de la bataille de Fleuru, m'ont aſſuré que ſi Tilli eut pu être multiplié à Fleuru, la France i auroit peri.

Guſtave. Je me rejouis que ceux qui portent voſtre nom, portent au meme tems votre gloire ; que fait l'autre ?

Tilli. Il eſt General des Liegeois.

Guſtave. Des Liegeois ? j'avois cru que Furſtemberg les eut corompus.

Tilli. Il n'a pas tenu à lui, mais il a eté ſuplanté par un bon Auſtrien, la Carte eſt changée.

Guſta-

Guſtave. Qui eſt ce bon Auſtrien, & qui eſt ſon Conſeil?

Tilli. C'eſt le Baron d'Elderen iſſu des anciens Rois de Tongre, ainſi que l'hiſtoire le verifie, ainſi que le Pape Inocent onze l'a mis dans ſes Bulles. Son Conſeil eſt le Barron de Rooſt Epoux de l'Heritiere d'Elderen, de la Maiſon de Doienbrugge de Duras, iſſu de Jean de Duras Roi de Naple.

Guſtave. Il me ſemble que vous avez auſſi eté General des Liegois avant que vous me fiſſiez la Guerre,

Tilli. Il eſt ainſi. Mon Regiment Ligeois fit des merveilles au ſiege trienal d'Oſtende, ſous mes Lieutenants, de Ville, Malaiſe, & Machuré.

Guſtave. Celà me fait augurer que celui qui eſt entré dans vôtre cariere, n'en ſortira pas qu'il nait remporté vôtre prix.

Tilli. Je le ſouaite. Tout le monde me fait bien eſperer de ce Comte Albert, & on m'afirme unaniment que ce ſont les ſeuls merites qui lui ont procuré ce comandement. Il a eu l'Avangarde de l'Armée de Holande, on eſpere qu'il i retournera, & qu'il en reviendra chargé de gloire.

Guſtave. Sontce à tous vos Neveux?

Tilli. Je ne vous ai pas nommé l'Ainé, le Comte Antoine, qui aiant fait pluſieurs Campagnes fort glorieuſement, a fait place à ſon Frere, qui etoit ſans emploi, & qui pendant que ſes Freres tirent l'epée, fait

briller

briller ſon eſprit au Cabinet, pour lequel il a infiniment de la naiſſance.

Guſtave. Vos petits Neveux n'ont ils point de Sœurs ?

Tilli. Ils en ont une, d'une beauté, d'un eſprit, & d'une pieté tres rares. qui a epouſé le Marquis de Coloma Enyoié Eytraordinaire d'Eſpagne en Holande.

Guſtave. Je vous ſavois mauvais gré de ne vous etre pas marié, mais je m'apaiſe preſentement à la vue de vos petits Neveux qui rempliſſent ſi dignement votre place; & ma joie en eſt autant plus ſincere, que je les vois plus eloignez d'incomoder le Roy de Suede, & plus animez contre la France. Je m'etonne ſeulement qu'ils n'aillent pas dans l'Empire où le nom de Tilli eſt ſi reſpecté; & je ne doute pas que Leopold premier ne careſſat tendrement les Neveux d'un Oncle, qui a rendu des ofices ſi ſignalez à Ferdinand II; car, entre nous ſoit-il dit, Comte; ſans vous, la couronne de Ferdinand II. n'auroit pas tenu bien ferme ſur ſa teſte.

Tilli. Dieu ſe ſert des plus foibles inſtrumens pour confondre la puiſſance humaine. Pour ce qui eſt de mes neveux, il n'eſt pas encore trop tard. J'avois eu une infinité de petits comandemens avant d'etre General d'Armées; quand ils ſe ſeront aguerris en la Belgique, ils pouront eclater en Alemagne & en Turquie; & s'ils ne le font pas, leurs enfans, qui ſont pleins de riches eſperances, rem-

rempliront les devoirs de leurs peres. Au reſte l'Alemagne ne manqne pas de braves Generaux.

Guſtave. Non vraiment elle n'en manque pas. Comme les François en ont auſſi, & qu'outre celà ils ſont animez de la preſence du Daufin, nous entendrons bientot une grande action.

Tilli. J'ai eté, comme vous ſavez, General de l'Armée Bavaroiſe, & j'ai reçu de nobles recompenſes de cete maiſon liberale, mais independamment de la gratitude, je fais par juſtice, homage à la verité. Il faut avouer que le Duc de Baviere d'aujourd'hui eſt un grand Capitaine!

Guſtave. Certainement il l'eſt; & ſi ce lieu de felicité etoit ſujet à l'envie, j'envierois à ce jeune Conquerant les lauriers qu'il a cueillis à Bude, où il n'a eu que la moitié de la gloire, & à Belgrade, où il l'a eue toute entiere. Je fais mention de ces deux actions, dix treſilluſtres s'ofrant à ma memoire, parceque ces deux, les eclipſent toutes. Je ſens que l'Alemagne, aiant du ſon ſalut à Tilli, ſous Ferdinand II. elle le devra au Duc de Baviere ſous Leopold I.

Tilli. Chacun ſe nourit de cete eſperance. Les choſes ſont dans une autre ſituation que de notre tems; alors on craignoit le Palatin qui a mis & qui a demis preſque en meme tems la couronne de Boeme; preſentement bien loin de craindre le Palatin, on doit en avoir de la compaſſion.

Guſtave. Quelle eſt la ſource de la rage

que la France a exercée contre le Palatinat, depuis qu'il eſt retourné dans la maiſon de Neubourg ? Apaiſez-moi ſur cet article ; les cruautez i ont eté trop criantes, pour n'avoir pas la curioſité d'en reconoitre les cauſes originaires.

Tilli. Je vous dirai ce que j'en ai apris. Le Duc de Neubourg d'aujourd'hui, qui eſt agé de 75 ans, avoit 12 enfans, ſept fils & cinq filles. L'Ecriture dit que qui multiplie une famille, n'en augmente pas la joie. Ce Prince cadet de la maiſon de Baviere, avoit beſoin d'apui ; la France, qui eſperoit de proſperer en gagnant cete maiſon, a leurré le Pere de la courone de Pologne, & le troiſieme des fils, qui eſt preſentement le Grandmaitre de l'Ordre Teutonique, de l'Abaïe de Fecamp en Normandie. La maiſon de Neubourg a penſé s'abimer par les amuſemens de la France, & elle etoit ſur le bord du precipice, quand il a plu à Dieu de l'en retirer par le mariage de l'Imperatrice d'aujourd'hui, qui eſt la porte fortunée par où le ciel a fait entrer toutes les benedictions imaginables dans cette maiſon.

Guſtave. Vous la qualifiez juſte : car qui vid jamais trois Sœurs ſur trois des premiers Trones du Monde, tels que ſont l'Imperial, l'Eſpagnol & le Portugais ? Cinq Freres, un Prince Electoral, un Grandmaitre de l'Ordre Teutonique, un Duc de Radzivil, & deux Prelats à qui l'Egliſe prepare tout ce qu'elle a de plus eminent, & ce qui eſt bien

le

le principal, le Pere de ces Enfans, devenu d'un plein vol Electeur, & Heritier de la Maiſon Palatine. Pourſuivez.

Tilli. Le Duc Filipe Guillaume ne voiant que du vent avec la France, & ſentant du ſolide avec la Maiſon d'Autriche, s'i eſt ataché, & c'eſt le bonheur de l'un & de l'autre. Cete ſeparation, & cet atachement ſont la cauſe de la fureur Françoiſe. Mais depuis il en eſt ſurvenu d'autres qui ont fait monter cete fureur juſqu'au dernier periode.

Furſtemberg l'Eſclave de la France, & l'Incendiaire de ſa Patrie; etoit Coadjuteur de Cologne, & il ſe tenoit auſſi aſſuré de l'Eveché de Liege que de l'Archeveché de Cologne; cependant par des reſſors admirables de la Divine Sageſſe, il a echoué dans l'une & dans l'autre de ſes ambitions. Il atribue ſes precipices à la Maiſon de Neubourg & ſur tout au Grandmaitre de l'Ordre Teutonique. En celà il ne trompe pas: car en efet la prudence, la modeſtie, le zele & le deſintereſſement du Grandmaitre, ont fort reculé les pretenſions de Furſtemberg. Pour ſe vanger de ſon Antagoniſte & de ſon Vainqueur, il a prié la France de razer le beau Palatinat, afin de faire ſentir au Pere l'iniquité pretendue du Fils.

La France avoit de l'horeur de bruler la Patrie de Madame, Epouſe de Monſieur, & parſuite Belle ſœur du Roi de France; mais elle s'eſt defait de ſes ſcrupules, dez que Fur-

Furſtemberg lui a remontré le grand avantage que les Imperiaux pouroient prendre du Palatinat, s'il demeuroit en pié, & qu'aprés tout, elle avoit droit de ſe faire juſtice par la demolition, puisque le Duc Palatin de Neubourg ne vouloit pas donner ſatisfaction à Madame, Fille de l'Electeur defunt, qui i avoit de grandes pretenſions.

Guſtave. Le Pape Innocent XI. etoit Garant de ces pretenſions.

Tilli. Il eſt vrai, mais la France s'eſt moquée de ſa garantie, & par voie de fait, elle s'eſt fait juſtice, en reduiſant en deſert le plus beau Païs du Monde. Aprez avoir oté le bien au Duc de Neubourg, elle a eſſaié de lui ravir ſon honeur : car dans la derniere Declaration de Guerre qu'elle a faite à l'Empereur & à l'Empire, elle allegue pour motif, que la maiſon de Neubourg a procuré l'Electorat & l'Archeveché de Cologne au Prince Clement de Baviere, afin d'envahir l'Electorat de ſon frere, & de le faire tomber dans la famille de Neubourg.

Guſtave. Il n'eſt rien qui ait plus decrié la France dans mon eſprit, que cete ſote declaration ; & elle a paru ſi extravagante aux Gens, à qui il reſte tant ſoit peu de raiſon & d'honeur, qu'ils ont douté ſi elle n'étoit pas une ſupoſition de ſes ennemis ; & il a falu que la France la reconnut pour ſon fruit legitime, avant d'en diſſuader les peuples.

Tilli. Avec raiſon : car le Duc de Baviere

eſt

eſt jeune, il a une Ducheſſe accomplie, & le Prince Clement n'eſt pas encore Pretre. Juſqu'ici on a vu que les Puiſſances, durant meme qu'elles etoient en guerre, ſe reſpectoient; & c'eſt la France qui toute la premiere a violé cete louable & cete imemoriale coutume, en traduiſant la maiſon de Neubourg comme la plus ſelerate de la terre.

Guſtave. Voilà les beaux efets de la vangeance. Furſtemberg s'imagine que la maiſon de Neubourg lui a donné le chat aux jambes, au ſujet de Cologne & de Liege; c'eſt pourquoi il arme les Miniſtres de France contre les Neubourgeois; & les François n'ont oſé econduire l'eſclave de leurs intrigues. En verité, vous autres Papiſtes, vous avez quelquesfois de plaiſans Prelats!!

Tilli. Une Irondele ne fait pas le printems; pour un blamable, nous en avons dix mile d'irreprochables. Mais il a beau attaquer celle que le Toutpuiſſant prend en ſa protection; tandis que Furſtemberg eſt l'anateme de toutes les nations de la terre, & de la France meme qui le regarde comme l'origine de ſes malheurs; la maiſon de Neubourg occupe les premiers trones du monde, & elle eſt en paſſe de faire monter ſur de nouveaux, ceux de ſes enfans qui n'i ſont point encore elevez.

Guſtave. Expliquez-vous.

Tilli. La cadete des filles eſt deſtinée au Prince Roial Jaque Sobieski fils du Roi de Polo-

Pologne, & ſi cete Courone echape à la ſœur, elle n'echapera point au Frere qui eſt le Duc Charle de Radzivil-Neubourg.

Guſtave. L'un des deux arivera : car le Duc de Lorraine eſt mort. S'il eut ſurvecu, & que la couronne fut venue à vaquer, il i auroit eu bonne part, acauſe de ſes merites inouis, & en contemplation de ſon Epouſe la Reine Ducheſſe Douariere de Pologne.

Tilli. Je vois un Courier Liegeois, & un Pilote Suedois, je ne doute pas qu'ils ne viennent nous donner avis d'une bataille par terre prez de Mons, & d'un combat naval vers la Manche.

Guſtave. Ce ſera le ſujet de notre premiere entrevue.

FIN.